

**DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRATIVE À LA GRAMMAIRE COGNITIVE :  
ORIGINES ET FORMATION DE LA THÉORIE DE RONALD LANGACKER\***

**Jean-Michel Fortis**

UMR7597 « Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques »  
Université Paris Diderot/CNRS

**RÉSUMÉ :** Le présent article retrace l'évolution qui a conduit Langacker de la grammaire transformationnelle à une théorie qu'il présente comme son antithèse, la Grammaire Cognitive. Il concerne donc essentiellement les années 1965-1982. Cette évolution passe par le rejet progressif d'opérateurs et de règles formels, et l'adoption d'analyses qui relèvent de la sémantique générative. Simultanément, Langacker cherche une motivation fonctionnelle à certaines règles de mouvement transformationnelles. Cette contestation de la grammaire transformationnelle de type chomskyen débouche sur un modèle innovant encore marqué par la sémantique générative, et qu'il baptise *stratigraphie fonctionnelle*. Ce modèle va lui-même évoluer vers une théorie centrée sur le signe et la notion de dépendance, au détriment d'une analyse adéquate de la constituance. Langacker se met ensuite à donner une représentation spatiale des strates de son modèle et à interpréter en termes localistes les verbes modaux. Il propose ensuite une analyse localiste et gestaltiste des relations grammaticales et de la sémantique lexicale. Il systématise cette perspective localiste et gestaltiste, et réintègre la constituance et la notion de tête en les réinterprétant selon cette perspective. Enfin, il va donner un tour

**ABSTRACT :** This paper is an account of Langacker's evolution from transformational grammar to a theory which he describes as its antithesis, namely, Cognitive Grammar. It is focussed on the years 1965-1982. In the first stage of this evolution, Langacker progressively restricts the use of formal rules and operators and increasingly resorts to a descriptive apparatus borrowed from generative semantics. This first stage is also marked by an attempt to offer a functional explanation of transformational movement rules. Langacker's move away from the Chomskyan brand of transformational grammar culminates in a new model, *functional stratigraphy*, which, however, still retains some key features of generative semantics. In its turn, this model evolves toward a new theory based on the notions of sign and dependency, at the expense of constituency, for which it does not really provide an adequate account. Shortly after, Langacker proposes a spatial representation of the functional strata which had been hypothesized in his stratigraphic model, and submits a localist analysis of modal verbs. This is followed by the introduction of gestaltist notions into his account of grammatical relations and lexical semantics. This localist and gestaltist framework progressively permeates all levels

---

\* Je remercie les relecteurs anonymes, ainsi que Jacqueline Léon et Jean-Luc Chevillard de leurs remarques qui m'ont aidé, je l'espère, à améliorer ce texte.

empiriste à sa théorie qui, centrée sur le signe et la notion de construction, réduit la grammaire à un inventaire d'unités et de structures plus ou moins schématiques, construites et abstraites à partir du divers de l'expérience linguistique. Ces multiples amendements aboutissent à la version initiale, et largement inaltérée, de la Grammaire Cognitive, celle de la *Space Grammar*.

of analysis, and contributes to reintegrate constituency and the notion of head into the theory. In his sign- and construction-based theory, grammar is reduced to an inventory of more or less schematic units and structures. Further, by claiming that schematic units or structures are constructed and abstracted from the manifold of linguistic experience, he adopts a stance that may be characterized as empiricist. This continuous remodeling of the theory ushers into the initial version, and largely unaltered ever since, of Cognitive Grammar, a version which Langacker baptizes *Space Grammar*.

MOTS-CLÉS : Grammaire générative ; Grammaire cognitive ; Sémantique générative ; Stratigraphie fonctionnelle ; Grammaire spatiale ; 20<sup>e</sup> siècle ; Langacker, Ronald W.

KEYWORDS : Generative grammar ; Cognitive grammar ; Generative semantics ; Functional stratigraphy ; Space grammar ; 20<sup>th</sup> century ; Langacker, Ronald W.

*Il est si bon, si singularisant, d'avoir ses antipodes !*  
Nietzsche

## 1. INTRODUCTION

La linguistique cognitive américaine est un courant qui, dans ses formes actuelles, s'est constitué au tournant des années 1970-1980. Aux côtés de Talmy, Lakoff et Fillmore, Langacker a eu une influence décisive sur la formation de ce mouvement qui, depuis, s'est « globalisé » (Fortis 2010). Sa théorie, la Grammaire Cognitive (dorénavant en capitales pour la distinguer de l'acception générale d'approche cognitive de la grammaire) ambitionne de fournir une psychologie de la cognition linguistique à l'œuvre dans la conceptualisation du monde opérée par la langue, et de rivaliser avec les théories alternatives centrées sur la syntaxe. En ce sens, dans la linguistique cognitive américaine, sa position est unique.

Dans cet article, je me proposerai de décrire l'évolution qui a mené Langacker de la grammaire transformationnelle et de la sémantique générative à la Grammaire Cognitive. La période retracée s'étendra de 1965 à 1982, et je ne ferai que de brèves incursions dans les travaux postérieurs. Les fondements de la théorie sont en place à partir de 1982 et demeurent inaltérés ensuite.

Cette évolution est complexe. Langacker a accompagné le reflux de la sémantique générative, à peu près à la même époque que Lakoff, mais il ne s'est pas désintéressé de la syntaxe, comme ce dernier. La Grammaire Cognitive provient en partie de la réélaboration progressive de problèmes et d'hypothèses qui ont d'abord pris forme dans le cadre de la grammaire transformationnelle et de la sémantique générative. Malgré l'interaction complexe des influences, des innovations et des problèmes à résoudre, il est néanmoins possible de discerner dans cette évolution une certaine logique et d'isoler quelques étapes cruciales, comme nous allons le voir.

## 2. LA PHASE GÉNÉRATIVISTE

### 2.1. *Les débuts transformationnalistes*

Les premières publications de Langacker (1965, 1966b, 1968) reprennent ou complètent sa thèse, un essai de grammaire transformationnelle du français (1966a)<sup>1</sup>. Sa théorie des interrogatifs est fortement inspirée des hypothèses avancées dans Katz et Postal (1964) : elle reprend leur marqueur interrogatif profond (noté WH) et, comme eux, analyse *quel* comme l'adjonction d'un indéfini à ce marqueur. L'article de 1968 sur l'expression de la possession en français est également caractéristique de Postal et de la sémantique générative. L'approche adoptée consiste à énumérer des énoncés en relation paraphrastique (en l'occurrence exprimant la possession) et à les dériver d'une structure sous-jacente commune par diverses règles transformationnelles. Dans le même article, Langacker emprunte à Fillmore (1968) ses cas profonds pour rendre compte de l'alternance entre *être* et *avoir* dans l'expression de la possession (*ses yeux sont bleus, elle a les yeux bleus*, la montée du datif « profond » en sujet produit la construction en *avoir*, celle de l'argument au cas « objectif » donne la construction en *être*). Cet emprunt amorce un mouvement en direction d'une syntaxe dont la base profonde est sémantique.

L'expression de l'interrogation va demeurer centrale dans les années qui suivent. Sans qu'il soit possible ici de retracer dans le détail l'évolution des analyses de Langacker, quelques remarques s'imposent néanmoins. Tout d'abord, Langacker va éliminer l'élément Q, plus exactement va lui dénier tout statut segmental et en faire un trait d'un verbe performatif « profond ». Toute question aura donc la forme profonde I ASK YOU WH..., où WH peut fusionner avec un indéfini (par ex. WH + *some* = *what*). Pour des raisons diverses, les questions polaires sont traitées comme des réductions de constructions en *either... or...*, dont ne subsisterait que le premier membre de l'alternative (*either he can swim or he cannot swim* serait donc glosé comme [WH+OR [he can swim]] [WH+OR [not [he can swim]]] et donnerait par transformations successives *can he swim ?* ; Langacker 1974a). Certains arguments en faveur de cette analyse, qui s'appuient sur des phénomènes d'intonation, semblent inspirés de Chafe (1970). Surtout, c'est la glose *sémantique* de Q telle qu'on la trouvait déjà chez Katz et Postal, sous la forme de l'alternative *either... or...*, qui devient la structure profonde de la question. Se trouve aussi supprimée la fonction d'*opérateur formel* de Q, qui dans certaines analyses servait à lier le constituant indéfini sur lequel il avait porté. Il est clair que Langacker se défie d'une explication trop formaliste et d'une entité invisible comme Q. Les éléments "profonds" qui subsistent sont des éléments susceptibles de se manifester en surface et pourvus d'un sens, et dont la position obéit à des raisons fonctionnelles et historiques.<sup>2</sup>

1 Robert Lees, un partisan précoce de la grammaire transformationnelle (il a été le premier doctorant de Chomsky), était le directeur de thèse (voir son portrait chez Newmeyer 1986, p. 35-6). Son ouvrage sur les nominalisations (1960) a eu un fort impact (il a connu quatre rééditions) et semble avoir influencé à la fois la sémantique générative et Chomsky (Harris 1993, p. 139-40). On trouve un écho de sa distinction entre *action* et *gerundive nominalizations* chez Langacker (qui parle d'*action* et *factive nominalizations* ; 1991b, p. 32).

2 « There is something inherently suspicious about the postulation of underlying segments

## 2.2. L'adoption de la sémantique générative

C'est dans son étude de 1969 (1969a, 1969b) que Langacker déclare officiellement son adhésion à la sémantique générative. Le contexte est assez original : le propos est de simplifier le composant transformationnel en montrant que certaines règles sont l'image en miroir d'une autre, et qu'on peut donc formuler une règle qui, lisible dans les deux sens, les subsume. La plus grande partie de l'étude traite de phénomènes syntaxiques. Un développement est cependant consacré à un champ lexical circonscrit, celui des termes de parenté en relation de symétrie, et c'est en prélude à ce développement que Langacker prend parti pour l'approche de la sémantique générative (1969b)<sup>3</sup>. La proposition de Langacker est d'engendrer certains termes de parenté par des règles transformationnelles « en miroir ». A titre d'illustration, la relation *in-law* (par ex., *brother-in-law*) peut être décrite comme subsumant *spouse's sibling* ou *sibling's spouse*, qui sont des expressions en miroir. La règle transformationnelle engendrant *brother-in-law* à partir de *spouse's sibling* ou *sibling's spouse* est formulée une seule fois ; il est simplement indiqué qu'elle peut se lire dans les deux sens. Comme *spouse's sibling* et *sibling's spouse* sont considérés comme des représentations sémantiques, la forme de surface *brother-in-law* résulte d'une transformation effectuée sur une entrée sémantique, ce qui justifie de se réclamer de la sémantique générative.

La veine de la sémantique générative sera exploitée à plusieurs reprises. En 1973, Langacker publie un bref article appliquant à la dérivation lexicale uto-aztèque l'analyse en montée du prédicat (*predicate raising*) introduite par McCawley (1968b ; voir la note 4). Cette veine se tarit après 1976, et laisse place ensuite à un nouveau modèle baptisé « stratigraphie fonctionnelle » (sur lequel nous reviendrons bientôt).

## 2.3. Un fonctionnalisme « pré-cognitif »

L'article que Langacker publie en 1969 est important pour l'histoire de la grammaire générative. Il y introduit en effet la notion, promise à un avenir fertile, de *commande* (Langacker 1969c). Cet outil sert en l'occurrence à analyser l'anaphore pronominale et des phénomènes liés à la portée et au mouvement de la négation (à la suite, sur ce dernier point, de Klima 1964).

Il n'y aurait guère matière à discuter cet article ici, si Langacker n'y avait ébauché une caractérisation de la relation de commande qu'il est tentant de voir comme les prémices d'un point de vue fonctionnaliste, lui-même le prélude à l'introduction d'un concept fondamental de la Grammaire Cognitive.

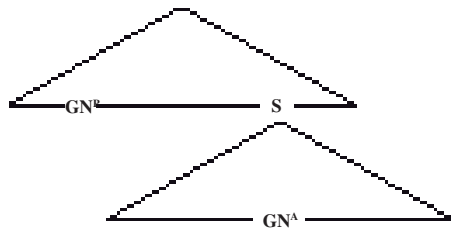
Un pronom, remarque Langacker, ne peut à la fois précéder et commander le groupe nominal qu'il anaphorise. Dit autrement, un groupe nominal antécédent (GN<sup>A</sup>) ne peut pronominaliser sa « copie » (GN<sup>P</sup>) si cette copie commande

---

with no clear semantic value and no obvious surface manifestation » (Langacker 1974, p. 35).

3 Divers articles sur les termes de parenté venaient de paraître (Goodenough 1965 ; Lounsbury 1965 ; Romney et al. 1964). Ces articles, qui appliquaient l'analyse componentielle à des systèmes de parenté amérindiens, ont eu un large écho. Il semble que Langacker ait voulu montrer la supériorité d'une approche générative qui, en plus de proposer une décomposition des termes de parenté, énumérait, pensait-il, des procédures explicites et maximalelement simples de génération de ces termes.

l'antécédent et le précède (nous sommes encore à l'époque où le pronom est issu d'une copie du nominal antécédent). La relation interdite correspond à la configuration représentée sur la figure ci-après, où GN<sup>P</sup> commande et précède GN<sup>A</sup>. La définition précise de la relation 'A commande B' est en regard :



« a node A commands another node B if (1) neither A nor B dominates the other ; and (2) the S-node [nœud phrase] that most immediately dominates A also dominates B » (Langacker 1969c, p. 167)

Figure 1 : la notion de commande

Dans (1), le pronom, supposé ici coréférentiel avec *Ralph* (les termes coréférentiels sont soulignés), précède *Ralph*, mais ne le commande pas. Dans (2), le pronom commande *Ralph* mais ne le précède pas. Enfin, l'inacceptabilité de (3) montre que le pronom ne peut à la fois commander le nom (ou groupe nominal) qu'il anaphorise et le précéder.

- (1) The woman who is to marry him will visit Ralph tomorrow.
- (2) The woman who is to marry Ralph will visit him tomorrow.
- (3) \* He is much more intelligent than Ralph looks.

L'acceptabilité de (4) montre qu'un pronom peut commander un groupe nominal et le précéder, à condition toutefois que plus d'un nœud de phrase le sépare du groupe nominal, d'où la provision que le nœud phrase dominant A et B soit le nœud phrase *immédiatement* supérieur à A.

- (4) The girl who loved him thinks that the woman who killed Peter is a fink.

Langacker suggère de considérer ces deux relations, celle de précédence et de commande, comme établissant la « primauté » (*primacy*) d'un constituant sur un autre. L'élément dominant (c'est-à-dire qui précède, ou commande ou précède et commande l'autre) est, dit Langacker, comme un noyau (*nucleus*), et l'élément dominé comme un satellite.

Or, l'idée que certaines règles ont pour effet la mise en relief d'un élément, se retrouve dans une étude postérieure, où Langacker est franchement passé à un point de vue fonctionnaliste (Langacker 1974). Dans l'étude en question, Langacker tente de rapporter diverses règles de mouvement (montée du sujet, du prédicat et de la négation, *tough-movement*)<sup>4</sup> à une même fonction, celle d'élever la saillance (*prominence*) du contenu d'une proposition. La saillance d'une proposition

4 Montée du sujet (*Subject Raising*): *Everyone thought Malcom was in Switzerland* > *Everyone thought Malcom to be in Switzerland*; montée du prédicat (*Predicate Raising*): *CAUSE (BECOME (NOT (ALIVE)))* > *CAUSE (BECOME (DEAD))* > *CAUSE (DIE)* > *kill*; montée de la négation (*Negative Raising*): *I believe that you should not drink vinegar* > *I do not believe that you should drink vinegar*.

(*objective content*), explique-t-il, dépend du nombre de ses éléments qui sont lexicalisés dans la proposition principale. C'est ce qu'effectue la règle de montée du sujet, qui fait passer un sujet d'une subordonnée à la principale. C'est ainsi que dans (6), issu par montée du sujet de (5), *Marvin* accède à un degré plus élevé de saillance en devenant l'objet direct du verbe de la principale :

(5) I believe that Marvin is a fool.

(6) I believe Marvin to be a fool.

Cette notion de saillance est explicitement présentée comme la contrepartie propositionnelle des relations de primauté (*primacy relations*) évoquées plus haut (Langacker 1974b, p. 649).

L'idée que des constructions alternantes font varier la saillance du contenu objectif se retrouvera à l'identique dans la Grammaire Cognitive. Langacker n'invoquera plus ni structure profonde ni mouvement, mais continuera à décrire les phénomènes de « montée » comme signalant une variation de saillance (*focal prominence* dans 1991b, p. 454). Il rapportera ces phénomènes à un caractère extrêmement général des langues, celui consistant à désigner comme participant d'une relation une entité qui n'y est pas impliquée de façon prioritaire<sup>5</sup>.

#### 2.4. Vers l'abandon des transformations : l'idiosyncrasie des constructions

Le point de vue fonctionnel est une étape vers l'idée d'une motivation des formes de surface, l'organisation superficielle de l'énoncé reflétant la mise en valeur de son contenu propositionnel. Une seconde étape en direction du fonctionnalisme est franchie à l'occasion d'une étude sur les passifs uto-aztèques (Langacker & Munro 1975). C'est ici l'occasion de nous tourner vers la carrière d'amérindianiste de Langacker.

Il semble qu'au moins à partir de 1963, alors qu'il préparait encore son *bachelor of arts* de français, Langacker ait eu une activité de terrain qui l'a conduit à s'intéresser à plusieurs langues uto-aztèques (le papago<sup>6</sup> d'abord, puis le luiseño, le hopi, le nahuatl, le tarahumara, le paiute)<sup>7</sup>. Cette confrontation à des langues non indo-européennes est peut-être ce qui a déclenché une réflexion sur la relativité linguistique (Langacker 1975), dont nous aurons l'occasion de reparler. Elle a en tout cas semé le doute sur la viabilité de l'analyse transformationnelle classique du passif.

Dans certaines langues uto-aztèques, le passif est une nominalisation produite par un suffixe complexe, remontant à un verbe proto-uto-aztèque ETRE suivi d'une marque de nominalisation. Il paraît d'autant moins clairement lié à une forme

5 Par exemple dans *Suzanne a une cigarette à la bouche*, les participants « réels » de l'événement (ses *zones actives*, dit Langacker) sont une partie de la bouche de Suzanne et une partie de la cigarette, mais ce sont les tous qui incluent ces parties qui sont désignés. L'entité désignée étant par définition un profil, Langacker dira que cette discordance reflète une « divergence entre zone active et profil » (1991a [1984], p. 191).

6 Aujourd'hui connu sous le nom de *tohono o'odham* (sud de l'Arizona, nord du Sonora au Mexique).

7 Les premières notes de terrain qui figurent dans la bibliographie de Langacker (1977) sont datées de 1963. D'autres langues sont occasionnellement citées (par exemple le shoshoni, ou le cora).

« active » que l'argument sujet des intransitifs disparaît. Il refléterait donc plutôt une sorte de dérivation impersonnelle. Dans d'autres langues, cependant, le passif est formé par réflexivisation. Comme le passage d'une stratégie impersonnelle à une stratégie réflexive est attesté, Langacker cherche une description qui convienne aux deux types de passivation. Il la trouve dans la notion *d'argument non-distinct* : dans la construction réflexive et dans l'impersonnelle, le sujet et l'objet sont non-distincts, soit parce que le sujet est identique à l'objet, soit parce qu'il est non spécifié (Langacker & Munro 1975, p. 800-1). Le passage de la construction impersonnelle à la réflexive s'effectue par instanciation du sujet non-spécifié.

Les faits uto-aztèques conduisent Langacker à revoir complètement la description classique du passif anglais : la construction passive est réanalysée comme une prédication stative (correspondant au ETRE uto-aztèque, noté BE sur la figure) portant sur une proposition dont l'argument sujet est non spécifié ( $\Delta$ ) :

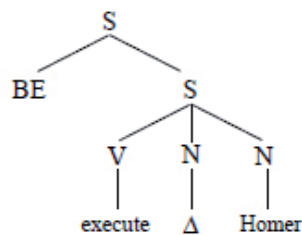


Figure 2 : Structure (simplifiée) de *Homer was executed*

On note que la réduction des parties du discours « profondes » à S, V et N est typique de la sémantique générative. Quant aux constructions passives uto-aztèques et anglaise, leur point commun est la mise en avant (*foregrounding*) de l'objet et, justement, de sa passivité (d'où le choix d'un prédicat BE en structure profonde).

La préposition *by* est décrite comme une prédication relationnelle qui prend pour sujet une proposition (par ex. *Homer was executed*) et qui a pour complément un agent (par ex. *the terrorists* dans *by the terrorists*). *By* n'étant plus déclenchée par une transformation, elle prend le statut d'un prédicat autonome dont l'apport sémantique peut être comparé à celui d'autres expressions du même type (c'est-à-dire les prépositions). Cet affranchissement de la construction passive ouvre à *by* les ressources de la sémantique lexicale, et permettra à Langacker d'en ébaucher une description sémantique en termes de métaphore spatiale (1976, p. 347). Un tel exercice en sémantique lexicale et le recours à une métaphore à teneur spatiale évoquent la future linguistique cognitive.

Un problème demeure cependant. Si l'on suit l'analyse de Langacker, l'apport sémantique de *by the terrorists* devrait consister en une proposition indépendante dont l'argument sujet propositionnel est indéterminé. Or, dans l'arbre syntagmatique qui représente l'énoncé complet *Homer was executed by the terrorists*, le sujet de *by the terrorists* est déjà spécifié ('Execute  $\Delta$  Homer' étant ainsi dupliqué ; voir la figure).



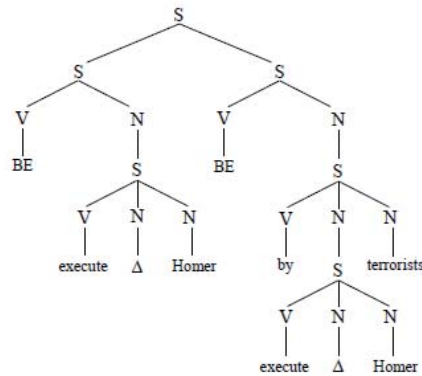


Figure 3 : Structure sous-jacente de *Homer was executed by the terrorists*  
(Langacker 1975, p. 817)

Cette représentation a une conséquence malheureuse : sur la figure, toute la partie gauche de l'arbre est redondante.

Ce problème cache peut-être une difficulté plus profonde. L'énoncé complet *Homer was executed by the terrorists* est constitué de deux propositions. Or, la proposition 'Sujet<sub>prop</sub> by the terrorists' est clairement dépendante de *Homer was executed*. Malheureusement, rien ne vient rendre compte de cette dépendance. Nous verrons que cette difficulté sera en voie de résolution dans un article postérieur, où Langacker introduira les notions d'autonomie, de dépendance et de profilage (Langacker 1979). Encore la dépendance ne sera-t-elle traitée de manière adéquate qu'au niveau infra-propositionnel. Nous reviendrons sur cette question.

On le voit, l'analyse dénie toute pertinence à l'argument transformationnaliste qui, du fait qu'en se passivant un verbe conserve les mêmes restrictions de sélection, concluait que le passif était dérivé de l'actif. La construction passive et la construction active sont *sui generis*, et la construction en *by* est une prédication complète. La construction en *by* et la construction passive font toutes deux appel à des arguments présents mais non spécifiés, dont le contenu informationnel est minimal.

Des éléments essentiels de la Grammaire Cognitive sont maintenant en place : la (para)synonymie ou les restrictions de sélection ne permettent plus d'affirmer qu'une construction est dérivée d'une autre par transformation (toutefois, une construction est encore générée à partir d'une structure sous-jacente) ; les verbes et les syntagmes adpositionnels sont des prédications relationnelles complètes (saturées) ; il existe des arguments et des verbes au contenu hautement abstrait ; l'abstraction résulte d'une métaphorisation.

### 2.5. Le modèle stratal

Dans l'article sur le passif, le noyau propositionnel (ou *objective content*) de l'énoncé (Execute Δ Homer) est séparé du niveau où sont exprimées l'agentivité ou la passivité du procès (par ex. BE), niveau dit « existentiel ». Un énoncé complet



est bien sûr plus complexe : il est pourvu de marques de temps, aspect et modalité, et d'une force illocutoire. Ces marques sont réparties par Langacker sur deux autres niveaux, de sorte que l'énoncé complet est maintenant figuré par un arbre syntagmatique constitué de quatre strates. La phrase *a fly may be in the soup* sera représentée comme suit (Langacker 1976, p. 102) :

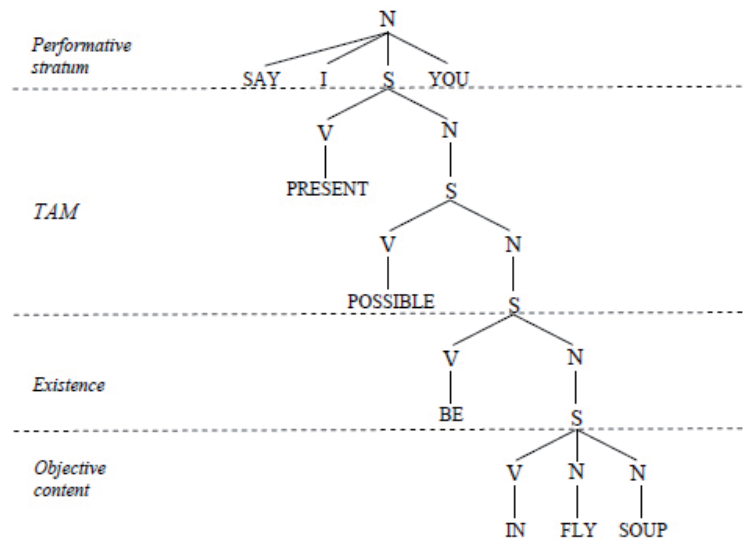


Figure 4 : Structure de *a fly may be in the soup*.

Le niveau performatif, introduit par Ross (1970), est couramment adopté par les sémanticiens générativistes, pour des raisons qui ne nous retiendront pas ici<sup>8</sup>. Le niveau existentiel contient des prédicats habituellement glosés en sémantique générative par *happen*, *come about*, ou *do* et qui ont à voir avec l'orientation diathétique, l'inchoativité, la stativité et le caractère intentionnel du procès (voir par ex. la décomposition sémantique de *Floyd broke the vase* par Lakoff et Ross, Newmeyer 1986, p. 84). A ce niveau s'opposent le prédicat profond BE, qui exprime la stativité, et les prédicats DO<sub>P</sub> et DO<sub>A</sub>, qui renvoient respectivement aux procès et

8 Une de ses justifications était qu'il permettait de rendre compte de façon économique des énoncés contenant une construction réflexive et où l'antécédent du réflexif fait défaut, par ex. *physicists like myself / yourself / \*himself / \*themselves are hard to find*. Ross postulait une structure sous-jacente pourvue d'un performatif et d'un antécédent (I TELL YOU that *physicists like myself / yourself / \*himself / \*themselves are hard to find*), ce qui permettait de fournir une règle générale de coréférence à la fois pour les énoncés où l'antécédent est présent en surface et pour les énoncés où il est absent. L'hypothèse des performatifs abstraits avait été anticipée par Katz et Postal (1964), Robin Lakoff (1968) et McCawley (1976 [1968a]) (cf. Harris 1993, p. 126). Dans son article « fonctionnaliste » sur les règles de mouvement, Langacker justifie l'effacement du performatif en surface en arguant que leur disparition a pour fonction de mettre en valeur le contenu propositionnel (*objective content*) de l'énoncé (1974b, p. 656).

aux actions (Langacker 1975)<sup>9</sup>. Cette tripartition des prédicats est d'ailleurs assez confuse : la dynamicité inhérente à la classe des prédicats processifs semble se confondre avec le verbal (*is alive* serait statif mais *lives*<sub>verbe</sub> dynamique) ; le niveau existentiel, à son tour, paraît attaché aux verbes finis (*running* n'aurait ainsi pas de niveau existentiel) et l'aspect mal distingué de l'existentiel (puisqu'il est dit de *running* qu'il est dépourvu d'aspect).

Les catégories lexicales profondes sont réduites et enrégimentées dans la structure prédicat-argument(s) et les niveaux de l'arbre rendent compte de la portée d'un prédicat sur un autre. Sur ces points, l'analyse est conforme à l'esprit de la sémantique générative et Langacker déclare d'ailleurs explicitement son allégeance quand il dit adopter :

two fundamental assumptions of generative semantics — that deep structure is properly equated with the level of semantic representation, and that semantic scope relations are to be represented in semantic structure as the relation between one predicate and another predicate embedded to it. (1975, p. 351)

Le nouveau modèle est baptisé « stratigraphie fonctionnelle » (*functional stratigraphy*). Il est « fonctionnaliste » au sens où il s'agit de montrer comment la structure d'une proposition découle de son organisation profonde en strates, laquelle a pour *fonction* de refléter la spécificité sémantique de cette proposition, en particulier la nature (processive, stative ou agentive) de la situation désignée.

Malgré l'adhésion proclamée à la sémantique générative, la stratigraphie fonctionnelle va pourtant s'en distinguer sur un point qui touche la synonymie. Lorsqu'il commentait le livre de Chafe (1970), qui remettait en cause la notion laxiste de synonymie sur laquelle se fondait la sémantique générative, Langacker prenait la défense de la sémantique générative : il arguait que la sémantique générative n'avait pas besoin d'une synonymie stricte pour postuler une structure commune à des énoncés en relation de paraphrase ; il suffisait que ces énoncés partagent le même *core meaning* (Langacker 1972, p. 157). Il réemploiera cette notion de *core meaning* dans son article sur la stratigraphie fonctionnelle (1975, p. 369) pour justifier l'existence de prédicats profonds (comme DO<sub>A</sub>) qui ne sont pas des primitives universelles. Les prédicats profonds, semble-t-il, sont modulés selon les contextes et la typicalité de la situation (1975, p. 368-370).

En outre, le modèle stratal, qui prolonge l'hypothèse des prédicats profonds et réduit à un patron de quatre strates les structures profondes des énoncés, a pour conséquence que les énoncés qui diffèrent sur au moins une de ces strates ne peuvent être strictement synonymes. Bref, la synonymie « lâche » à laquelle avait recours la sémantique générative subit un double assaut : la synonymie ne concerne vraiment que le niveau du *core meaning* ; encore ce *core meaning* obéit-il à un patron plus contraint qui limite de fait la véritable synonymie. Cette conséquence va nettement infléchir certaines analyses, par exemple celle de l'expression de la possession.

Pour mieux comprendre les raisons de cet infléchissement, un détour par la question de l'expression de la possession est nécessaire.

---

9 La distinction entre BE, DO<sub>P</sub> et DO<sub>A</sub>, c'est-à-dire entre états (*states*) et procès (*processes*), d'une part, et, parmi les procès, entre procès agentifs (*actions*) et non-agentifs est adaptée de Chafe (1970).

### 2.6. La possession et la mise en question de la synonymie

Nous avons vu que la prise en compte de la diversité typologique avait conduit à une réanalyse du passif. De même, elle va inciter Langacker à reconsidérer sa description des constructions possessives.

Rappelons que dans son article sur l'expression de la possession en français, Langacker proposait de considérer qu'une structure sous-jacente unique était l'origine unique des constructions en *avoir* et *être* (*le livre est à moi/j'ai le livre*). Deux types de considération le conduisent maintenant à séparer nettement les constructions issues d'un BE profond et celles dérivées d'un HAVE profond. D'une part les constructions avec *avoir/have* sont rangées dans le groupe des constructions, attestées typologiquement, dont le verbe implique un degré plus ou moins grand d'activité de la part du sujet (par ex. *posséder, tenir, porter...*). Les constructions avec *être* appartiennent en revanche à un autre groupe, où viennent se ranger par exemple les constructions locatives et les diverses lexicalisations de ces constructions dans les langues du monde (*le livre est à/de/chez/avec moi* etc. ; Langacker 1975, p. 383)<sup>10</sup>.

La différence entre ces deux groupes est exprimée au niveau existentiel. Les constructions en *être* sont glosées par un BE profond, tandis que celles en *avoir* sont caractérisées comme processives, et contiennent par conséquent un prédicat DO<sub>p</sub> profond. Les arbres ci-après illustrent cette différence (Langacker 1975, p. 385 ; voir aussi Langacker 1976, p. 350-1). On note que la marque de temps est plus haute que DO<sub>p</sub> ou BE, ce qui est à la fois conforme à l'usage de la grammaire transformationnelle (Chomsky 1965), qui place la marque de temps au-dessus du groupe verbal, mais aussi à la sémantique générative, puisque le temps a, du point de vue sémantique, portée sur la proposition contenant la marque le verbe (cf. le traitement de McCawley 1971, qui fait du temps un prédicat et de la proposition son argument).

---

10 Un troisième type, fréquent dans les langues uto-aztèques, correspond à *mon livre est/existe* (1976, p. 351 ; 1977, p. 43). Langacker distingue parfois deux sous-types à l'intérieur de la famille de constructions en *posséder, tenir, porter, avoir*, correspondant respectivement à *je possède/tiens... un panier* et *je possède/tiens mon panier* (cf. Langacker 1976, p. 348s).

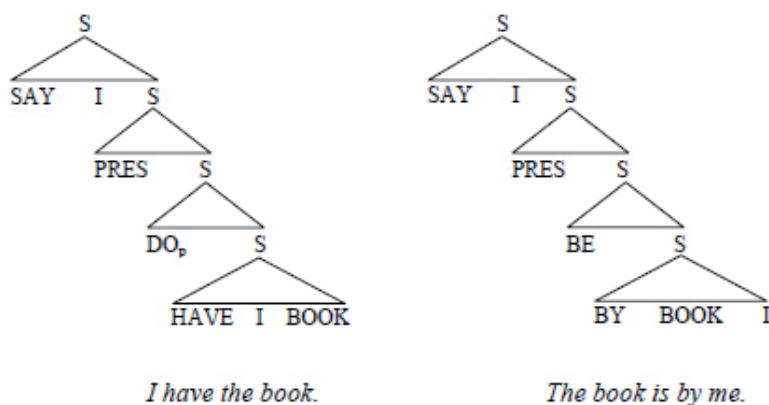


Figure 5  
Représentations de deux phrases possessives dans le modèle stratal  
(Langacker 1975, p.385)

Nous avons vu qu'il n'est pas très aisé de savoir ce que recouvre exactement  $DO_p$  et ce que Langacker entend par « processif ». « A process sentence », dit-il, « focuses on the development of a situation through time. It depicts a situation in dynamic terms » (Langacker 1975, p. 352). Le groupe des constructions en *avoir* se distinguerait, semble-t-il, par un certain degré de dynamisme : le possesseur est conçu comme exerçant une certaine force, cette force s'affaiblissant en simple « influence » dans la cas de *avoir*, qui est ainsi le cas limite de la série. En revanche, dans les constructions en *être*, où la métaphore locative est nettement perceptible, le possesseur a le statut d'un *point de référence* par rapport auquel le possédé est situé (1975, p. 384-5). Il apparaît alors que *I have the book* et *the book is by me* :

have distinct semantic representations even though they are functional paraphrases. They invoke slightly different metaphors to encode essentially the same conceptual situation (1975, p. 385).

Les prédicats profonds commencent à s'enrichir d'un halo métaphorique, que la représentation arborescente ne capte pas.

Dans ce modèle théorique, une différence de forme tend à s'accompagner d'une différence sémantique : *his being angry* n'est pas une réduction de *that he is angry* ou *a black stone* n'est pas une réduction de *a stone that is black* (1975, p. 379). Cette mise en cause de la synonymie va s'accompagner d'une réflexion sur le problème de la relativité linguistique.

### 2.7. Le problème de la relativité linguistique

En distinguant plusieurs types de construction de la relation de possession, Langacker a voulu montrer qu'à chaque type présidait une façon de concevoir cette relation (dynamique et processive, statique et locative etc.). Comment penser cette diversité ? Les modes d'expression de la possession dans une langue donnée épuisent-ils pour un locuteur de cette langue le concept de la possession ? En

d'autres termes, et comme le voudrait l'hypothèse de la relativité forte, le concept de possession est-il relatif à l'*image* que la langue projette sur lui ?

Dans un article où il se réclame encore de la sémantique générative (1976), Langacker se demande ce que l'hypothèse de la relativité forte, qu'il attribue à Sapir et Whorf, impliquerait pour ce cadre théorique :

if semantic representations and conceptual structures are coextensive, and if the grammar is a generative device for the former, it is at least reasonable to suppose that the grammar is that human faculty which generates conceptual structures ; it would be redundant to posit two separate devices (a grammar and a 'cognitive component') to do the same work. (Langacker 1976, p. 321)

Or, affirme-t-il, cette identité des représentations sémantiques et des structures conceptuelles doit être rejetée. La théorie linguistique n'est donc pas une théorie de la cognition mais du codage (*coding*, op. cit., p. 322) par lequel le locuteur rend compte de certains aspects des structures conceptuelles.

En ce sens, la signification commune d'énoncés formellement distincts est rejetée hors du langage, et la théorie linguistique a pour tâche de décrire ces énoncés en tant qu'ils sont distincts. Deux langues qui projettent des images différentes sur les structures conceptuelles ne sont donc pas strictement comparables. Supposons, remarque-t-il, que l'on veuille rendre la signification commune que partagent l'anglais *water* et les mots hopis *kiiyi* ('eau dans un récipient') et *paahi* ('eau à l'état libre') par une primitive (par ex. WATER). Toute paraphrase de *kiiyi* en PRED<sub>x</sub> (WATER<sub>x</sub>) impose une syntaxe « profonde » sur un mot qui, en hopi, en est dépourvu et constitue ainsi une unité sémantique insécable (Langacker 1976, p. 332-7).

On voit ainsi qu'à ce stade de sa théorie Langacker abandonne l'idée, fondamentale en sémantique générative, que des énoncés formellement distincts puissent avoir la même représentation sémantique. Il continue cependant à utiliser des arbres sous-jacents typiques de la sémantique générative. Mais ces arbres ne sont déjà plus des représentations satisfaisantes du sens linguistique, non seulement dans la mesure où une partie de la sémantique leur échappe, mais encore parce que le core meaning qu'ils représentent distord la réalité linguistique. Comment figurer sur un arbre génératif la métaphore spatiale présente dans *ce livre est à moi* ? Comment indiquerait-on sur un arbre, où les « concepts » sont ordinairement des mots anglais écrits en capitales, que *kiiyi* ne se décompose pas en PRED<sub>x</sub> (WATER<sub>x</sub>) ?

### 3. LA FORMATION DE LA GRAMMAIRE COGNITIVE

#### 3.1. La Space Grammar : ordre iconique et signe biface

A partir de 1978, Langacker élabore une nouvelle théorie qui reprend le modèle stratal mais lui donne un tour cognitif. Les différentes strates sont désormais ordonnées en fonction de leur rapport à un Ego, centre de la situation d'interlocution. La situation d'interlocution, qui définissait le niveau performatif, laisse maintenant la place à un concept plus large, celui de la réalité telle qu'elle est vue et conçue par Ego. Cette perspective globale est désormais baptisée *Ground*. Ce niveau est l'origine d'une visée (*epistemic path*) qui traverse ensuite la couche

des temps et modalités (renommée *epistemic layer*), le niveau existentiel, où demeure un élément de subjectivité encore significatif<sup>11</sup>, et parvient finalement au noyau propositionnel (*objective content*). Parce que cette échelle de subjectivité est représentée spatialement, c'est-à-dire comme un mouvement centrifuge, et aussi parce que le niveau des temps et modalités lui-même va être analysé en des termes qui font référence à la spatialité, le nouveau modèle reçoit le nom de *Space Grammar*.

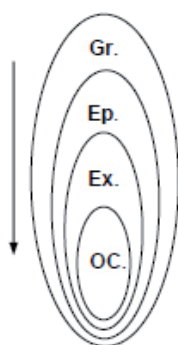


Figure 6 : *epistemic path* (adapté, d'après Langacker 1978, p. 854)

Tournons-nous d'abord vers ce trajet épistémique parcouru par la vision d'Ego.

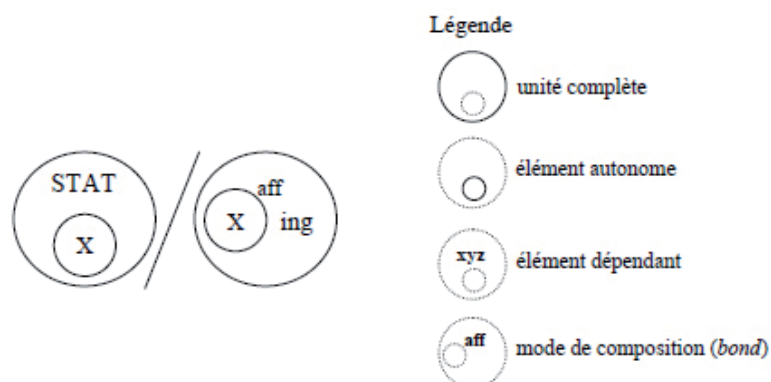
Langacker observe que le trajet épistémique est reflété, moyennant un aménagement dont je parlerai à l'instant, dans l'ordre de surface des auxiliaires anglais. L'énoncé *he might be running* peut en fournir une illustration : le niveau performatif est ordinairement implicite, *might* renvoie au mode et à la modalité (couche épistémique), *be ...-ing* à la stativité (couche existentielle) et *run* au contenu objectif. L'ordre des constituants reflète l'*epistemic path*, à une distorsion près : un morphème est *postposé* à un élément d'une couche *inférieure* : c'est le cas de *-ing*, qui est postposé à *run*.

Langacker choisit de traiter ces distorsions au niveau de la morphologie. Les morphèmes sont des éléments bifaces, des *unités*, dont la face matérielle ou signifiante (le futur « pôle phonologique » de la Grammaire Cognitive, par opposition au « pôle sémantique ») intègre le mode de composition aux constituants dont ils font partie. C'est ce mode de composition qui peut être la cause de distorsions.

Dans la représentation graphique qu'en donne Langacker, le mode de composition de l'élément signifiant de l'unité a un corrélat sémantique : la dépendance ou l'autonomie de cet élément marche en parallèle avec sa dépendance ou son autonomie sémantique. La figure ci-après (adaptée de Langacker 1978, p. 860) permet d'apprécier ce parallélisme. La face signifiante est à droite, et la face signifiée à gauche. Comme la légende l'indique, le petit cercle figure

11 Que l'on songe par exemple à l'exemple de l'alternance *is alive / lives*, qui peut être considérée, dans le cadre de la théorie de Langacker, comme l'alternance de deux images projetées par le sujet sur la même situation.

l'élément autonome auquel vient s'adjoindre *-ing* en tant qu'élément dépendant, selon un mode de composition de type affixal (suffixal en l'occurrence). De même, et parallèlement à cette dépendance morpho-syntaxique, la stativité codée par *-ing* est conceptuellement dépendante du procès.



Il semble donc que la notion d'unité biface, le futur *symbole* de la Grammaire Cognitive, soit introduite pour reléguer à la morphologie (c'est-à-dire, dans sa perspective, à l'énumération des morphèmes d'une langue) les distorsions que la forme de surface fait subir à l'ordre iconique représenté par l'*epistemic path*. Chose importante, à partir de cet article Langacker traitera la composition entre un élément dépendant et un élément autonome en termes de spécification (*elaboration*). Le terme de *spécification* indique qu'un élément dépendant contient non une place vide (c'est-à-dire non saturée par un argument) mais un élément indéterminé, auquel doit s'adjoindre un « contenu supplémentaire » pour qu'il soit manifesté en surface (1979, p. 93).

En intégrant le mode de composition morphosyntaxique aux morphèmes eux-mêmes (et de proche en proche aux syntagmes), Langacker fait disparaître définitivement les arbres génératifs : la composition procède désormais à partir de la fusion de l'élément autonome avec l'élément dépendant. Comme cet élément dépendant est typiquement un verbe, la phrase est organisée autour du verbe et la proposition redéfinie comme une séquence linéarisant les strates enveloppant ce verbe.

### 3.2. La spatialisation des temps et modalités

Comme je l'ai mentionné dans la section précédente, l'une des justifications du nom de *Space Grammar* donné à la théorie est l'analyse des temps et des modalités. Cette analyse propose de considérer les temps non présents et les modalités non réelles comme des *écarts* par rapport à l'immédiateté du présent-réel centré sur le sujet. Ainsi le passé est-il simplement glosé comme DISTAL (Langacker parle de *distance épistémique* ; 1978, p. 869). De ces écarts Langacker donne une représentation spatiale. Il revient en outre sur le sens et la grammaticalisation de l'auxiliaire *have* (une préoccupation récurrente, depuis ses travaux sur la



possession). Sa caractérisation du sens premier de *have* (*have*, dit-il « defines a domain, a 'sphere of influence' centered on the subject », 1978, p. 863) lui permet d'en donner une figuration spatiale, qu'il va appliquer ensuite au sens grammaticalisé de *have* auxiliaire du *perfect*. Ainsi, dans *he has left* :

the past participle designates the state resulting from the completion of the (perfective)<sup>12</sup> event of leaving. *Have* predicates the existence of this state, and locates it within the sphere of relevance centered on G [= le *Ground*, par excellence le locuteur] (Langacker 1978, p. 865-6).

Enfin, les verbes modaux (aux formes présentes et non présentes) sont situés sur une échelle spatiale dont les extrémités sont le Possible et le Nécessaire, selon un mode de représentation qui rappelle certaines analyses de Pottier (par ex. Pottier 1976).

En résumé, les représentations spatiales servent à figurer l'écart par rapport au présent-réel centré sur le sujet et le *Ground*, à figurer la description sémantique de certains auxiliaires (comme *have*), et à situer l'apport sémantique de chaque auxiliaire sur une échelle qui va du nécessaire au possible.

### 3.3. Grammaire et image : tensions dans la théorie

L'étape qui suit l'introduction de la *Space Grammar* est cruciale. L'article de 1979, intitulé *Grammar as Image*, en conjuguant le nouveau à l'ancien, révèle les tensions que la théorie a accumulées au fil de son évolution. Il constitue surtout le premier exposé où le lecteur familier de la Grammaire Cognitive reconnaît les linéaments et la terminologie de la future théorie. Son angle de vue est plus large, puisqu'il étend l'investigation au-delà de la description d'un phénomène ou d'un champ particuliers (comme auparavant le passif ou les auxiliaires). Enfin, il inaugure une série d'articles qui seront autant de présentations plus cohérentes des principes de la nouvelle théorie. Nous assistons à la germination d'une théorie encore riche de questions ouvertes.

*Grammar as Image* soumet une ébauche de sémantique lexicale, les prémices d'une théorie des relations grammaticales, et une nouvelle description des relations de dépendance qui lient les unités à plusieurs paliers d'analyse. Il propose aussi une redéfinition de la grammaire comme inventaire d'unités. Je vais exposer successivement ces quatre aspects, avant d'en venir aux tensions qui, à mon sens, font de l'ensemble une théorie instable.

Tournons-nous d'abord vers la sémantique lexicale.

### 3.4. La sémantique lexicale et la floraison des représentations iconiques

Nous avons vu dans les paragraphes précédents que Langacker commençait à adopter une théorie non plus générative mais symbolique du signe linguistique, c'est-à-dire, dans son langage, une théorie où les morphèmes constituent des unités sémantiques. Les morphèmes dépendants contiennent en outre une représentation abstraite de l'unité autonome avec laquelle ils se combinent (le X de la figure 7 ci-dessus).

---

12 Chez Langacker, *perfective* renvoie à un procès non statif. En anglais, la marque d'un procès perfectif est sa capacité à être imperfectivé au moyen de la forme progressive *be V-ing*. Cette conception est proche de celle de Pottier (1987, p. 169).

Le problème de la représentation d'une unité morphématique qui, du point de vue sémantique, est à la fois complexe et atomique (souvenons-nous de l'exemple du hopi *kiiyi*) est résolu par le rejet de la représentation propositionnelle et l'usage généralisé de la représentation visuelle. Ce qui, en sémantique générative, aurait exigé une représentation complexe, est maintenant saisi comme une Gestalt, une image appréhendée comme un tout.

Il n'est pas anodin de noter que la part grandissante de ce mode de représentation chez Langacker accompagne la floraison de recherches sur l'imagerie mentale en psychologie cognitive. Cette floraison, qui commence dans les années 50 (Holt 1964) et s'épanouit en psychologie cognitive au tournant des années 60-70, sous l'impulsion de psychologues comme Paivio, Shepard ou Kosslyn aux Etats-Unis, a légitimé un discours sur des entités mentales (les images) que le computationnalisme tendait à discréditer, par préférence pour des représentations « propositionnelles » et non introspectives. Certes, Langacker rejette l'assimilation de son concept d'image à l'image « sensorielle » des psychologues (1986, p. 6). Mais ce rejet procède peut-être d'une vision un peu sommaire du concept d'image. Je ne peux m'appesantir sur ce point (voir Fortis 1994 sur les débats théoriques soulevés par les recherches sur l'imagerie mentale). Je me contenterai de souligner que l'image mentale était dans l'air du temps.

A titre d'exemple, voici la représentation du verbe *cut* que donne Langacker :

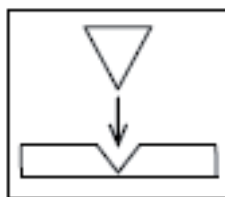


Figure 8 : Représentation sémantique de *cut* (Langacker 1979, p. 97)

Comme l'image de *cut* pourrait tout aussi bien représenter l'outil qui sert à couper, Langacker suggère de prendre au pied de la lettre la représentation visuelle, et de considérer qu'un morphème désigne l'élément de l'image sur lequel l'attention est focalisée (son *profil*, en anglais *profile*). Cet élément est défini en termes gestaltistes comme la figure qui se détache d'un fond, baptisé sa *base*<sup>13</sup>.

La notion de fond sur lequel se détache l'élément lexicalisé permet à Langacker d'établir un lien avec le concept de *frame* élaboré par Fillmore et d'en récupérer

13 Langacker va différencier *figure* et *profil*, *fond* et *base*. La figure lui semble peut-être une notion réifiante qui s'applique mal au profil d'un verbe, par exemple. Le fond avait l'inconvénient d'être exprimé en anglais par le même mot que l'ensemble des présupposés de la situation d'interlocution (*Ground*). C'était aussi une notion employée à plusieurs usages à la fois : dans la définition de la base, mais aussi, comme nous le verrons, dans la définition des relations grammaticales. C'est ainsi que l'organisation figure/fond devient un concept polyvalent entrant dans la définition de plusieurs outils descriptifs de la grammaire, mais ne correspond pas directement à un fait grammatical donné. De fait, le couple figure/fond va être supplanté par *trajector* et *landmark*, qui sont limités au cadre étroit de la relation désignée par une unité.

les multiples dimensions. Fillmore a en effet donné au concept de *frame* une extension considérable : il embrasse la notion de champ sémantique, de situation ou de scénario-type, d'échelle de valeurs, de mode de conceptualisation (par ex. perceptif ou procédural pour *angle*), de « point de vue » (la mer pour *shore*, la terre pour *coast*), de théorie :

« By the term *frame* », dit-il, « I have in mind any system of concepts related in such a way that to understand any one of them you have to understand the whole structure in which it fits. » (Fillmore 1982, p. 111)

Nous verrons ci-après que Langacker a pu trouver chez Fillmore la notion de mise en perspective d'une situation par une prédication, et que l'émergence de cette notion avait un lien chez Fillmore, mais aussi chez Langacker, avec les relations grammaticales.

Enfin, la notion de mise en perspective était également invoquée en psychologie, par exemple dans des études mettant en exergue l'existence de perspectives privilégiées dans l'encodage linguistique de scènes visuelles ou plus abstraites (Clark & Chase 1972, MacWhinney 1977 que cite Langacker, par ex. dans 1991b).

Comme Fillmore, Langacker étend son concept de *base* au-delà des situations « événementielles » pour y inclure les champs sémantiques. Il reprend ainsi de Fillmore l'exemple d'*orphan*, qu'il représente à la fois comme l'élément d'un réseau sémantique simplifié (réduit ici à la relation de parenté directe) et un stade dans l'évolution d'une situation (la figure, c'est-à-dire l'élément désigné est en gras ; Fillmore insiste plusieurs fois sur le fait que certains lexèmes renvoient à l'histoire d'une situation et s'essaie parfois à une représentation iconique ; Fillmore 2003 [1977a], p. 234) :

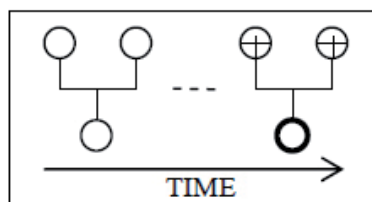
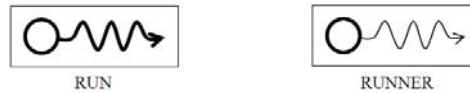


Figure 9 : Représentation sémantique de *orphan* (Langacker 1979, p. 95)

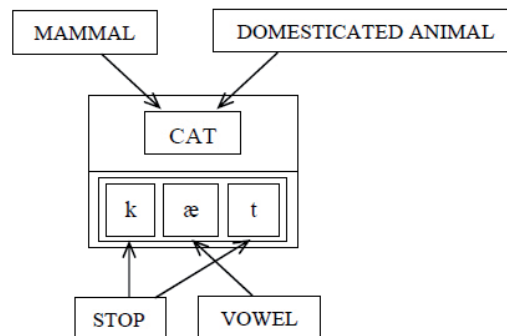
Nous avons vu que le schéma de *cut* pouvait être la base de la conceptualisation de *knife*. De même, et d'une façon qui rappelle les alternances perceptives prisées par la Gestalt, la différence entre un procès et la nominalisation de son agent peut être décrite comme une variation de focalisation : sur la représentation du procès *run* (à gauche), la figure (c'est-à-dire l'agent) et le procès lui-même (la ligne ondulante) sont focalisés ; la nominalisation de l'agent (à droite) conserve la focalisation sur l'agent et met en arrière-plan le procès :

Figure 10 : alternances de profil pour le verbe *run* et le nom *runner*

On voit qu'à cette étape les représentations iconiques sont essentiellement motivées par le désir d'assimiler ce qu'une unité linguistique indique à la composante qui, au sein d'une situation, *frame* ou événement, se détache du reste et est proprement *désignée* par cette unité. A la différence de Fillmore, cependant, Langacker insistera fort peu sur la dimension contrastive du sens, les procédures pragmatiques d'interprétation (et leur rapport aux frames schémas etc.), ou les restrictions plus ou moins arbitraires pesant sur les collocations.

### 3.5. L'introduction des liens catégoriels

Une unité linguistique ne s'inscrit pas seulement dans une base ou *frame*, mais aussi dans un réseau de relations taxinomiques qui concernent sa face sémantique et sa face « phonologique ». La figure ci-après en fournit une illustration :

Figure 11 : Fragment du réseau taxinomique de CAT/*cat* (Langacker 1979, p. 92)

L'intégration des relations taxinomiques à la représentation sémantique va venir soutenir une vision empiriste selon laquelle les catégories surordonnées sont abstraites des catégories subordonnées, et ne sauraient donc être considérées comme des primitives ou des éléments formels dépourvus de contenu empirique.

Elle répond aussi aux préoccupations du temps : les linguistes nourris à la grammaire transformationnelle qui, comme Langacker, ont subi une forme d'acculturation en matière de sémantique lexicale, se forment une nouvelle approche par d'autres biais que la connaissance de leurs précurseurs, notamment par les travaux de psychologie cognitive sur la catégorisation et la typicalité. L'influence des travaux de Rosch (1975, 1977, 1978), à cet égard, a été considérable, et a contribué à mettre au premier plan les relations taxinomiques. Elle fit forte impression sur d'autres linguistes (dont Lakoff, cf. Ruiz De Mendoza Ibáñez 1997) et fut adoptée rapidement par eux (par ex. Fillmore 1975).

Les années 60-70 sont aussi une période faste pour les réseaux sémantiques,

un domaine de recherche à la confluence de l'intelligence artificielle et de la psychologie cognitive. Le réseau taxinomique de Quillian (1969), par exemple, se veut une modélisation de la mémoire sémantique (Collins & Quillian 1969) et constitue aussi un procédé de représentation des connaissances. De réseau à réseau, les perspectives sont toutefois diverses. Sur un réseau à la Quillian la distance entre les nœuds a une fonction qu'on pourrait appeler « neuromimétique » : plus des nœuds sont distants, plus le temps mis par la mémoire sémantique à vérifier la relation qui les unit est long. Chez Langacker, la catégorisation d'une unité par une autre n'est pas un parcours sur un arc, mais une relation d'immanence :

An element A is said to be immanent to another B when all the content of A is present in B (...). We must also recognize « partial immanence », in which the content A is found in B only partially or in distorted form. (1979, p. 91)

La thèse de l'immanence du général au particulier aura l'avantage d'expliquer à peu de frais la composition des unités, sur la base de l'idée que la combinaison de deux unités est la particularisation ou spécification d'une partie d'une unité par une autre (*elaboration*, dit Langacker), et constitue donc une forme de catégorisation. Enfin, une visée empiriste, selon laquelle les structures générales sont abstraites des cas particuliers, commence nettement à émerger. Je reviendrai sur ces deux derniers points dans la dernière section.

### 3.6 L'asymétrie figure/fond et les relations grammaticales

L'asymétrie figure/fond n'est pas appliquée seulement au domaine de la sémantique lexicale. Elle est étendue aux groupes nominaux et aux relations grammaticales (sujet et objet) par le biais de l'idée qu'un groupe nominal ou une proposition servent à identifier, respectivement, le nom tête et le sujet au moyen d'une forme de « prédication » (entendue ici en un sens très large, qui comprend la modification et la définitude).

Afin de maintenir la dualité figure/fond, Langacker va considérer que les relations grammaticales se réduisent essentiellement à deux, celles de sujet et d'objet. Dans la phrase *X hit Y*, dit-il,

the object Y provides a point of reference in space, and the subject X is viewed as moving against this backdrop (...) Just as the profile in the semantic structure of a morpheme stands in a figure-ground relation to the base, so it is on another level that within the profile of a verb the subject stands in a figure-ground relation to the trajectory defined by the verb and object. (Langacker 1979, p. 102)

C'est en se fondant sur cette analogie que Langacker forge le terme de *trajector* pour dénoter le sujet d'une trajectoire verbale. Ce faisant, il ajoute un chapitre à une tradition d'analyse de la transitivité qui fait de l'objet (ou de l'accusatif) le *terminus ad quem* d'un sujet dont le verbe décrit la trajectoire (Kelly 1977).

L'influence la plus directe pourrait provenir de la thèse de Talmy (1972 ; voir Fortis 2010 pour une brève présentation). Dans cette étude, les énoncés décrivant une situation spatiale sont dérivés d'une structure sous-jacente unique. Talmy décompose à un niveau profond les situations spatiales en quatre composants sémantiques qu'il identifie comme la Figure (*Figure*), le Fond (*Ground*), le Directionnel (*Directional*) et le Composant Moteur (*Motive*). Ce patron universel est ensuite étendu à d'autres types de situation et les formes de surface sont engendrées par divers processus de fusion, d'affixation ou de réorganisation.

En 1975, donc avant la parution du travail de Langacker dont il est question ici, Talmy publie un article intitulé *Figure and Ground in complex sentences* (réécrit en 1978). Dans cet article, Talmy s'interroge sur divers phénomènes d'asymétrie dans l'expression des relations spatiales et temporelles. Il se demande par exemple pourquoi, à la question *where's the light ?*, on répondra *the light is next to the chair* mais difficilement *the chair is next to the light*. Dans l'exemple cité, il fait dépendre l'ordre syntaxique de l'asymétrie figure/fond : le thème arrive premier car il est l'élément à localiser, c'est-à-dire la figure. Divers phénomènes touchant à la fois à l'ordre des constituants dans l'énoncé et aux lexicalisations possibles des relations spatiales et temporelles sont ainsi rapportés à des caractéristiques sémantiques des entités ou des événements. Il est surprenant que Langacker, à cette époque, ne cite pas Talmy, et on ne peut s'empêcher de trouver la coïncidence frappante.

A la même époque, Fillmore avait proposé d'amender sa théorie des cas en introduisant, entre les cas et les formes de surface, un niveau « cognitif » de mise en perspective des événements, niveau où devait s'opérer la sélection du verbe et des relations grammaticales de sujet et d'objet (Fillmore 2003 [1977b]). *Buy, sell*, ou *pay*, expliquait-il, pouvaient être vues comme autant de mises en perspective différentes d'une même situation, comme des manières de focaliser sur certains aspects de la situation. Cette mise en perspective par le verbe conditionnait, avec d'autres facteurs, une hiérarchie des actants que Fillmore décrivait en termes de *saillance* relative. Quoique Fillmore n'emploie presque pas les termes de *figure* et *fond*, il puise dans un champ métaphorique qu'exploite aussi Langacker. Sa notion de *mise en perspective* correspond d'assez près à celles d'*image* (et plus tard, de *construal*) telle qu'elle est élaborée par Langacker à partir de son texte sur la relativité linguistique (Langacker 1976 ; 1979, p. 79). Par ailleurs, comme nous l'avons vu, la notion de *profile* a été introduite en lien étroit avec celle de base, elle-même apparentée de fort près à celle de *frame* chez Fillmore (Langacker 1979).

Enfin, et bien avant Fillmore et Talmy, Bloomfield avait proposé de reconsidérer les notions de sujet et de prédicat en termes de focus attentionnel. Bloomfield affirmait ainsi :

We can attend to but one thing at a time. Consequently the analysis of a total experience always proceeds by single binary divisions into a part for the time being focused and a remainder. In the primary division of an experience into two parts, the one focused is called the *subject* and the one left for later attention the *predicate*... If after this first division, either subject or predicate or both receive further analysis, the elements in each case first singled out are again called subjects and the elements in relation to them, attributes. (1914, p. 60 ; cité par Percival 1976, p. 235)

Dans ce passage, Bloomfield, qui reprenait l'analyse de la phrase en propositions élémentaires de la forme sujet-prédicat trouvée chez Wundt (Percival 1976 ; Seuren 1998, p. 196-7, p. 219-21), liait la division en sujet/prédicat à l'empan de l'attention humaine et, à l'instar de Langacker, la décrivait en termes d'asymétrie quasi-perceptive.

### 3.7. Représentation de la dépendance syntaxique

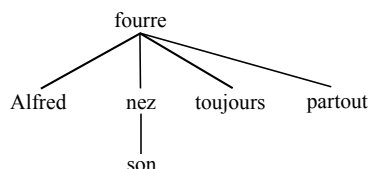
Dans l'extrait cité au début de la section précédente, Langacker compare la

figure d'un morphème et le sujet d'un verbe. La comparaison entre le morphème et le verbe est toutefois trompeuse. En effet, si la figure est le designatum d'un morphème, le sujet n'est pas le designatum d'une proposition. Dans le même article, c'est la relation entre le sujet et le procès qui est le profil désigné par un verbe. Comme, par ailleurs, le verbe est analysé comme contenant non pas des places argumentales vides, mais des arguments schématiques, la proposition doit avoir le même profil que le verbe, c'est-à-dire désigner la relation du sujet au procès (1979, p. 98-9). En réalité, la figure d'une proposition (= son sujet) doit être distincte de son profil (= la relation désignée et le relatum sujet). Mais l'important est que Langacker dispose dorénavant des outils permettant de dire qu'un prédicat est à la fois dépendant d'un sujet et a le profil d'une proposition. Rappelons-nous la difficulté rencontrée avec le syntagme '*\_\_\_ by the terrorists*' ? Celui-ci avait été analysé comme ayant le profil d'une prédication saturée, mais au prix d'une non prise en compte de sa dépendance.

Il s'agit maintenant de représenter la dépendance du verbe par rapport à ses arguments, tout en identifiant le profil du verbe (ou du lexème/morphème relationnel) au profil de la phrase. Langacker convient de représenter une phrase comme un emboîtement d'embranchements binaires où le nœud supérieur à un argument est un prédicat. La figure suivante en est une illustration : les relations grammaticales sont réduites à deux, le sujet et l'objet. L'élément relationnel est dépendant des arguments sujet et objet. Les modifieurs sont simplement incidents au constituant dont ils dépendent.<sup>14</sup>

---

14 J'ai pris la liberté d'ajouter les branches de *his* et *a* à la figure donnée par Langacker. La représentation fournie ici est conforme au traitement des modifieurs et des articles dans d'autres exemples. Ce genre de représentation a des affinités frappantes avec les stemmas de Tesnière (où les « régissants » sont les nœuds supérieurs). On sait par ailleurs que Langacker a lu Tesnière (il le cite dès Langacker 1965, p. 196, note 16). Il a même consacré un article à une confrontation de la Syntaxe Structurale et de la Grammaire Cognitive (cf. Langacker 1995), où il ne mentionne pas, d'ailleurs, qu'il a lui-même employé cette représentation. Il y a, il est vrai, des différences : Tesnière admet des nœuds à plus de deux branches (voir l'exemple ci-dessous, tiré de Tesnière 1959, p. 102), et il traite les adverbes comme *toujours* et *partout* sous la dépendance du verbe. Probablement pour des considérations de portée (typiques de la sémantique générative), Langacker les placerait en position de prédicat par rapport au groupe verbal (voir son traitement de *with*).



Avant Langacker, Fillmore plaçait lui aussi les verbes au nœud supérieur (Fillmore 1969). Comme chez Tesnière (dont Fillmore revendiquait l'influence, cf. Fillmore 1968), cette décision répondait, entre autres considérations, au souci d'ôter tout statut privilégié au sujet grammatical. Dans la grammaire des cas fillmorienne, le sujet était un phénomène de surface qui n'avait pas de contrepartie au niveau profond, celui de la structure casuelle.



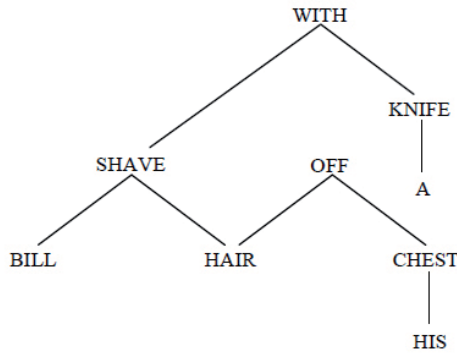


Figure 12 : *Bill shaved the hair off his chest with a knife*  
(adapté d'après Langacker 1979, p. 100)

Cette représentation définit une relation grammaticale par une configuration (le sujet est sur la branche gauche, le complément sur la branche droite, les branches ne sont pas étiquetées). En ce qui concerne la tête de l'énoncé (*shaved*), Langacker ne donne aucune procédure qui permette de l'identifier, et le schéma ne la met pas en évidence non plus.

Si l'on se place du point de vue de la nouvelle théorie, ce mode de représentation a plusieurs inconvénients<sup>15</sup>. Il laisse échapper l'asymétrie entre le sujet-figure et la trajectoire constituée par le verbe et son objet. Surtout, il ignore le nouveau concept d'unité, qui porte en elle son mode de composition (*bond*), et la nouvelle forme de représentation iconique. Enfin, la génération de la forme de surface correspondant à cette structure sous-jacente est laissée dans l'opacité.

### 3.8. *La dissolution du modèle stratal*

Pour assurer la compatibilité du modèle stratal avec la nouvelle représentation de la dépendance, où l'unité dépendante est sur le nœud supérieur, Langacker attache les strates au nœud supérieur et en sort les unités autonomes, c'est-à-dire les arguments. Ce geste donne le coup de grâce aux arbres dérivationnels classiques, où le noyau propositionnel était encore placé sous un nœud S. On comparera ainsi les arbres de la figure 5 avec le réseau qui suit, où les différentes strates sont attachées au verbe seul :

<sup>15</sup> Langacker lui-même a plus tard critiqué cette forme de représentation (Langacker 1988c [1991], p. 168).

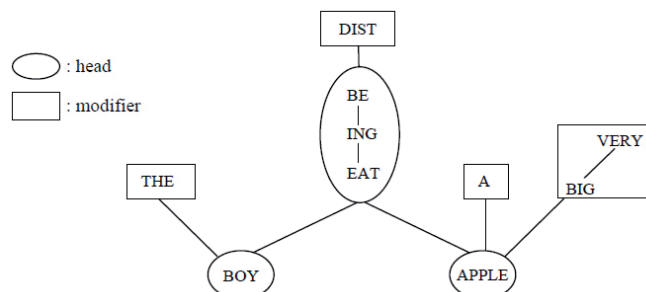


FIG. 13 : *The boy was eating a very big apple* (d'après Langacker 1979, p. 115)

Nous avons désormais changé de cadre : alors que les différentes strates constituaient initialement le squelette d'arbres de type génératif, elles sont maintenant associées seulement au verbe et la représentation globale est éclatée. En tant que tête, le verbe fonctionne comme un pivot (*hub*, Langacker 1979, p. 113 ; même rôle du verbe chez Chafe 1970 et Tesnière 1966). Surtout, la strate des temps et modalités se scinde (réduite ici à DISTAL) et est traitée comme un modifieur. Quels motifs justifient ces changements ?

Il semble que la nouvelle représentation en réseau réponde au souci de mettre clairement en évidence les unités fonctionnant comme tête et les relations d'autonomie/dépendance. C'est ce dernier point qui justifie de traiter DISTAL comme modifieur. En effet, Langacker met désormais les temps et modalités sur un plan différent des niveaux existentiels et objectifs : il considère que la situation d'un procès dans le temps et son degré de réalité sont sur un plan différent des caractères relevant d'une vision interne du procès (comme la stativité et la progressivité, exprimées par BE et ING), et dépendent de ce noyau objectif. Or, une unité conceptuellement dépendante d'une tête doit être analysée comme un modifieur. Enfin, en distinguant BE de DISTAL, Langacker sépare deux fonctions de l'auxiliaire : celle consistant à porter la marque de temps (ce que j'appellerai une détermination modo-temporelle, DISTAL dans le cas présent), et celle consistant à présenter le contenu propositionnel sous un mode processif, ce que Langacker appelle *a positive temporal profile* et que je caractériserais volontiers comme un *mode de donation processif* (1981, p. 124). La fonction de la marque DISTAL est d'éloigner ce profil du point de vue centré sur le locuteur.

Cette séparation des fonctions est renforcée par le fait que Langacker abandonne la notion de trajet épistémique qu'il défendait auparavant : les différents degrés de subjectivité se scindent maintenant en deux plans bien distincts, le plan objectif (*objective plane*), qui inclut les niveaux objectif et existentiel d'autrefois, et le plan épistémique (*epistemic plane*), qui comprend désormais non seulement le temps et la modalité pour les verbes, mais aussi la deixis et la définitude pour les noms<sup>16</sup>. Sur la figure ci-dessus, les unités du plan épistémique sont donc non seulement

16 « For verbs this epistemic distance is a matter of time and reality (...) and for nouns it is a matter of whether the objects involved are identified to the speaker and hearer » (Langacker 1979, p. 117).

DISTAL mais aussi THE et A, analysés également comme des modificateurs<sup>17</sup> (Langacker 1979, p. 117). La localisation de l'événement (c'est-à-dire du procès et des arguments) par rapport à la situation d'interlocution est ainsi dépendante du plan objectif. Par contre-coup, la vision interne du procès (ses caractéristiques aspectuelles) est reversée au plan objectif. C'est là ce qui est conservé du modèle stratal : le noyau objectif de la prédication est redéfini (il inclut le niveau existentiel) mais il demeure le nœud central.

Nous sommes face à une double difficulté : théoriquement, le profil d'un verbe est celui de la proposition, ce qui impliquerait que le verbe est une unité autonome. Mais en même temps, Langacker fait du verbe une unité dépendante de ses arguments nominaux (Langacker 1979, p. 113). De plus, le noyau objectif du verbe étant autonome par rapport aux déterminations temporelles et modales, Langacker traite ces déterminations comme un modifieur.

Au final, l'analyse semble favoriser une confusion entre unité autonome et tête, unité dépendante et modifieur. La notion de dépendance demande à être clarifiée : il faudrait dire à la fois que le verbe est conceptuellement autonome et qu'il exige la manifestation de ses arguments, et se trouve donc, en ce sens, syntaxiquement dépendant de ses arguments. Et il est pour le moins paradoxal d'exclure du profil de la prédication verbale les déterminations modo-temporelles.

### 3.9. La grammaire comme inventaire et la nature des unités

Nous avons vu qu'une unité dépendante contient non une (ou des) place vide, « non saturée », mais une représentations sémantique au contenu plus ou moins abstrait, que Langacker appelle désormais *site de spécification* (*elaboration site*). Dès lors qu'une catégorie lexicale comme celle du nom a une substance sémantique, que Langacker identifie au concept CHOSE (*THING* ; Langacker 1979, p. 98), le cas d'un verbe qui n'impose comme restriction de sélection rien d'autre que d'avoir un argument nominal constitue la limite ultime de l'abstraction : le site de spécification a alors un contenu extrêmement appauvri, celui du concept CHOSE<sup>18</sup>.

C'est dans cette spécification sémantique des unités dépendantes par d'autres unités que la créativité linguistique prend sa source (Langacker 1979, p. 93). Le fait que les catégories surordonnées sont immanentes aux unités va bientôt faire jonction avec le principe de composition des unités : ce sont en général des catégories plus abstraites (donc surordonnées) qui constituent les sites de spécification ; une unité donnée ne peut donc spécifier un site que si elle est en même temps catégorisée comme abstraite. Cette jonction n'est pourtant pas faite très explicitement dans l'article de 1979, où la schématicité est fortement associée aux relations taxinomiques et, plus généralement, aux relations de subsomption.

Dans la perspective désormais défendue, la productivité linguistique réside dans les unités et leurs liens, et il y a continuité entre le lexique et la syntaxe. La

17 De même que la grammaire générative substituera le *DP* au *NP* (le groupe déterminatif au groupe nominal), Langacker analysera ultérieurement le déterminant comme la tête du groupe nominal (Langacker 1982, p. 53 ; voir les figures 15).

18 Langacker est proche de Chafe sur ce point. En témoigne le passage suivant : « the total human conceptual universe is dichotomized initially into two major areas. One, the area of the verb, embraces states (conditions, qualities) and events ; the other, the area of the noun, embraces "things" (both physical objects and reified abstractions) » (Chafe 1970, p. 96).

grammaire peut alors être envisagée comme le stock d'éléments suffisamment bien mémorisés pour servir de modèle ou de cadre productif à la génération de nouvelles structures. Langacker va même plus loin, en excluant que la grammaire contienne des règles (du moins du type de celles postulées en grammaire générative) :

The space grammar of a language does not consist of rules or process statements as these are normally understood. Rather it consists of a structured inventory of conventional units. By « units » I mean elements — structural complexes — that have achieved « unit status » : they have been mastered to the point that the speaker manipulates them as fixed, established entities without having to focus his attention on their internal make-up in a constructive effort. (Langacker 1979, p. 90).

Le type de théorie rejeté ici englobe sans doute la grammaire transformationnelle et la sémantique générative<sup>19</sup>. Ceci semble indiquer que le réseau qui représente *the boy was eating a very big apple* n'est pas une structure sous-jacente que des règles transformationnelles vont linéariser dans sa forme de surface en recourant à des réarrangements formels. La question de savoir comment s'opère la construction de la « forme de surface » n'est cependant pas claire.

C'est encore la grammaire générative qui semble visée par l'affirmation que « there are no purely formal units devoid of both phonological and semantic contents » (Langacker 1979, p. 90-1). Langacker ne précise pas ce qu'il entend par « unité purement formelle », mais il est très tentant de voir là une allusion aux éléments du type de Q, retenu un temps pour l'analyse de l'interrogation, et aux catégories vides de la grammaire générative. On sait que les traces de mouvement-*wh* ont été dès 1972 réinterprétées comme des variables liées par le constituant *wh*-déplacé (Newmeyer 1986, p. 160). Du point de vue d'un sémanticien générativiste comme McCawley, qui considérait les représentations logiques comme le paragon des structures sémantiques, il aurait été difficile de défendre l'idée que les variables sont des entités purement formelles. De même, dans la mesure où les traces de groupes nominaux servent à récupérer le rôle thématique de l'élément déplacé, il paraît injustifié de dire qu'elles n'ont aucune substance sémantique.

A l'évidence, une caractérisation plus précise de ce que la théorie tolère ou rejette aurait été souhaitable. Il est clair, néanmoins, qu'on se dirige vers une théorie d'où disparaissent les éléments et les processus intermédiaires, c'est-à-dire médiatisant le rapport entre le sens et la forme.

### 3.10. La question de la bonne représentation

Si nous faisons maintenant le compte des formes de représentation que Langacker emploie, nous verrons qu'elles sont au nombre de quatre. Le verbe *run* illustre ci-dessous ces quatre formes (sur la 4<sup>ème</sup> représentation, les cadres identifient les unités, leur emboîtement indique plusieurs niveaux de complexité) :

---

19 Et peut-être aussi le modèle de Chafe (1970) qui fait intervenir des règles de linéarisation entre une structure sémantique « profonde » et une structure sémantique de surface, elle-même interprétée par un composant phonétique.

Figure 14 : Quatre modes de représentation de *run*.

Les deux premières représentations rendent compte principalement de la relation de dépendance. Mais comme je l'ai mentionné plus haut, elles laissent échapper la dimension gestaltiste de la grammaire, c'est-à-dire l'asymétrie figure-fond, la notion de profil, et l'indécomposabilité en primitives de format propositionnel.

La deuxième représentation pose deux problèmes supplémentaires : la dépendance n'est pas représentée à l'intérieur de l'unité dépendante. En outre, elle ne rend pas compte des profilages « emboîtés » d'une phrase complexe, en tout cas sur le produit final que constitue par exemple la figure 13. Dans la phrase *the boy was eating a very big apple*, *was eating* hérite son profil processif de *was*, *-ing* communique à *eating* son profil, *apple* donne le sien à *very big apple* etc. Il est donc difficile de représenter la structure grammaticale, désormais organisée par l'asymétrie figure/fond, d'une phrase un peu complexe : une représentation iconique supposerait en effet la présence simultanée de plusieurs niveaux d'organisation figure/fond.

Cet éclatement des représentations se vérifie aussi à un autre niveau : nous avons vu que le réseau qui vient remplacer l'arbre génératif est à lire comme une représentation abrégée où les éléments du *Ground* ne sont pas explicités : sur le réseau de la figure 13, *the*, *a* et *DISTAL* doivent être rapportés à un plan épistémique où chacun a sa propre représentation.

#### 4. LE MODÈLE FINAL

##### 4.1. Vers un mode de représentation unifié

Les articles qui suivent l'étude charnière de 1979 vont aboutir à un mode de représentation de la compositionnalité morphosyntaxique qui remédie simultanément à plusieurs problèmes. Les articles de 1981 et 1982 amplifient les tendances nouvelles, localiste et gestaltiste, et proposent un mode de représentation unifié qui vient combler plusieurs lacunes :

- (1) rappelons-nous que les relations grammaticales de base avaient été réduites à deux, le sujet et l'objet. Seul le sujet avait reçu une dénomination conforme à la vision localiste de la transitivité introduite alors (*trajector*). L'objet avait bien été qualifié de *point de référence*, mais cette dénomination risquait d'interférer avec l'analyse des constructions locatives ou métaphorisées, puisque Langacker appelait aussi point de référence le complément d'une préposition (par exemple *moi* dans *ce livre est à moi* in Langacker 1975, p. 385). Dans le contexte de l'expression de la possession, la locution *point de référence* était associée aux constructions statives, par opposition aux constructions processives en *have*. Une telle connotation rendait peut-être l'expression impropre à désigner l'objet de tout verbe transitif.

(2) Malgré la coexistence de plusieurs modes de représentation, aucune représentation ne permettait de rendre compte de façon satisfaisante des différents niveaux d'organisation figure/fond d'une phrase, niveaux correspondant à la fois à l'asymétrie du sujet/groupe verbal, et aux profils emboîtés des têtes de syntagmes (voir la section précédente), de sorte que la structure en constituants semble perdue. Sur une représentation iconique, il aurait fallu mettre en gras toutes les têtes de syntagmes, au risque de la rendre peu lisible. Quant à la représentation en réseau, elle n'indiquait pas le profil de l'énoncé, pour des raisons qui n'étaient pas purement accidentelles (voir le point suivant).

(3) sur les schémas représentant une phrase, la relation de dépendance était figurée par un branche descendant de l'unité dépendante vers l'unité la spécifiant, et donc à l'extérieur de l'unité dépendante. Ce mode de représentation ne cadrerait pas avec l'idée que la dépendance appelle la spécification d'une partie *interne* à l'unité dépendante, partie appelée site de spécification (*elaboration site*). La représentation iconique intégrait ainsi l'argument (schématique) de RUN à son profil, mais cet argument schématique n'apparaissait plus sur la représentation en réseau, avec pour conséquence que le profil de l'énoncé n'était pas correctement indiqué. Ainsi, dans l'exemple cité, BOY et APPLE auraient dû figurer comme éléments du profil. Une fois dissociés du profil verbal, ils n'apparaissaient plus qu'en tant que têtes de leurs groupes nominaux respectifs.

(4) Le statut du verbe n'était pas clair : c'était son autonomie, absolue (en tant qu'il intégrait ses arguments) ou relative (s'il ne les intégrait pas) qui semblait lui conférer son statut de tête. Mais le concept d'autonomie retenu, centré sur le *contenu objectif*, excluait du profil de la prédication les déterminations temporelles et modales du verbe. En ce sens, des déterminations essentielles du verbe ne contribuaient pas à en faire le profil de la prédication.

J'aborderai maintenant ces difficultés dans l'ordre ci-dessus, et présenterai les réponses que leur a apportées Langacker.

#### 4.2. La notion de site (landmark)

Comme je viens de le mentionner, dans l'article de 1979 manquait encore un terme qui indiquât le nouveau contenu, à la fois localiste et gestaltiste, de l'objet grammatical. En introduisant à cet effet le terme de *landmark* (site), Langacker accentue cette fois l'aspect localiste de sa théorie des relations grammaticales : le *landmark*, dit-il est l'entité par rapport à laquelle le *trajector* est situé (Langacker 1981, p. 92).

Le mot est emprunté à Miller et Johnson-Laird (1976), qui l'emploient concurremment à *referent* pour désigner le second terme d'une relation. Mais à la différence de *referent*, chez Miller et Johnson-Laird, *landmark* paraît plus spécialement réservé aux entités qui servent à localiser ou identifier un relatum, et qui sont donc plus familières ou plus aisément identifiables que ce relatum. Par exemple, dans *un bateau dans le port*, le *port* est le *landmark* qui sert à identifier le bateau en question, la préposition *dans* donnant instruction de chercher l'entité à situer dans un certain *domaine de recherche* (*domain of search*, l'intérieur de y pour *dans* y) centré sur le *landmark* (Miller & Johnson-Laird 1976, p. 379). La

notion se place donc dans le cadre d'une sémantique procédurale, une approche dont Johnson-Laird s'est fait le champion (Miller & Johnson-Laird, *ibid.* ; Johnson-Laird 1983). Comme chez Langacker, elle est appliquée au-delà des relations locatives, en particulier aux relations de parenté (Miller & Johnson-Laird 1976, p. 364-6).

Le contexte de la discussion permet de voir que la notion est avant tout conceptuelle, au sens où le *landmark* n'est pas nécessairement exprimé : ainsi, les adverbes et adjectifs de degré sont analysés comme localisant un *trajector* par rapport à une norme, et sur une dimension que l'adjectif spécifie (la vitesse pour *fast*, par ex.). C'est cette norme qui fonctionne comme site, mais elle demeure implicite et n'a pas de manifestation phonologique (Langacker 1981, p. 93). Le site embrasse ainsi plus que l'objet grammatical.

Cette définition conceptuelle du *landmark* va aussi avoir des conséquences sur la conception générale des catégories lexicales. Dès lors que des prédicats "intransitifs" comme les adjectifs contiennent un site implicite, la présence ou l'absence d'un site ne peut plus distinguer l'adjectif du verbe. La définition conceptuelle du *landmark* prélude ainsi à l'introduction d'une super-catégorie lexico-conceptuelle, celle des *prédications relationnelles*, qui va englober les adjectifs, les verbes et les adpositions (Langacker 1987b). Dans le cas d'un adjectif, son caractère relationnel tient tantôt au fait que le contenu propre de l'adjectif sert à localiser un *trajector* dans un espace de qualités (par exemple une région sur l'échelle des teintes pour ROUGE ; Langacker 1982, p. 47), tantôt au fait que l'adjectif désigne une configuration, et donc une relation entre parties (par ex. CARRÉ, qui spécifie une relation entre des côtés ; Langacker 1987b, p. 76). À l'évidence, localiser un *trajector* dans l'espace des figures géométriques et dire que ses côtés sont dans une relation donnée sont deux raisons très différentes de faire de CARRÉ une relation.

Les formes de relation entre un *trajector* et un *landmark* sont elles-mêmes réduites à quelques archétypes fondamentaux, dont Langacker donne une interprétation localiste : *fast*, dit-il, localise son *trajector* dans une région correspondant aux vitesses élevées et hors d'une norme. Dans une telle perspective, ce sont les relations d'origine spatiale *hors de* et *dans* qui sont fondamentales (Langacker 1981, p. 93). Comme on le voit, la notion de *landmark* est introduite de concert avec une vision de plus en plus localiste de la sémantique lexicale.

#### 4.3. Les différents niveaux d'asymétrie figure / fond

Afin de traiter les problèmes 2 et 3 mentionnés ci-dessus (la représentation des niveaux d'asymétrie figure / fond et de la dépendance), Langacker va désormais conjuguer sa théorie de la dépendance à l'analyse en constituants immédiats, qui lui fournit les différents niveaux de constituance et donc d'asymétrie. Dans la mesure où sa théorie est centrée sur la notion de dépendance, Langacker devra partir du mot (ou du morphème) et construire les constituants de manière synthétique, et non plus analytique, comme le faisait la grammaire transformationnelle, qui partait du symbole initial S et produisait la structure de surface par divisions successives. Langacker n'est pas disposé pour autant à renoncer aux bénéfices de l'analyse en constituants, qui lui permet de conserver la notion de tête (devenue *profile determinant*) et d'assigner à chaque constituant, quel que soit son niveau



de complexité, sa catégorie. En conjuguant une théorie fondée sur la dépendance à l'analyse en constituants, Langacker échappe aux difficultés qu'il avait repérées dans un modèle alternatif comme celui de Hudson (la *Word Grammar*), qui accordait un privilège presque exclusif à la dépendance, au détriment de la constituance, et ne parvenait pas, selon lui, à une définition satisfaisante de la notion de tête (Hudson 1984 ; Langacker 1986, p. 158-9)<sup>20</sup>.

Dans la Grammaire Cognitive, la composition suit le principe suivant : on prend l'élément dépendant le plus enchâssé qu'on spécifie en suivant la structuration en constituants « classique ». Le constituant dépendant le plus enchâssé fait généralement partie du constituant dépendant le plus élevé (fig. 15 : *of the pins*)<sup>21</sup>. Sur la figure de droite ci-dessous, qui donne la structure en constituants du syntagme *most of the pins*, l'unité dépendante la plus enchâssée est le morphème du pluriel, noté [PL]. Les unités sont entre crochets, les structures composées qui n'ont pas atteint le statut d'unité sont entre parenthèses, et les têtes (*profile determinants*) sont soulignées<sup>22</sup>. Les flèches indiquent le sens de la composition, depuis le composant dépendant vers le composant autonome (Langacker 1982, p. 36).

La figure gauche est la version iconique d'une partie de la figure de droite. Le *profile déterminant* est indiqué par un cadre épais ; l'article défini *the* est analysé comme signalant qu'un objet est « à la portée » des interlocuteurs S et H, mis pour *speaker* et *hearer*. A chaque fois, le site de spécification est hachuré, et sa correspondance avec l'élément qui vient le spécifier est indiquée par une ligne pointillée (Langacker 1982, p. 50).

On voit que la version iconique permet de donner une glose sémantique partielle, en particulier de l'article défini (les domaines, *frames* etc. étant ici ignorés), ce qui sied bien à la visée sémantique de la Grammaire Cognitive. Surtout, elle permet de représenter le site de spécification interne à l'unité dépendante.

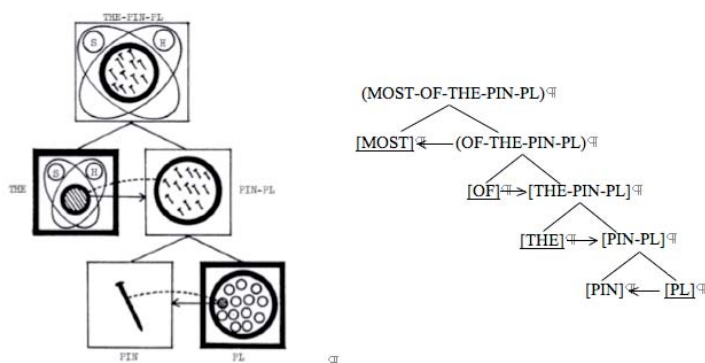


Figure 15 : structure en constituants de *the pins* et de *most of the pins*.

20 Pour une présentation succincte et récente de la *Word Grammar*, cf. Hudson 2007.

21 Sauf dans le cas d'une structure SVO, pour laquelle Langacker admet aussi bien la constituance S(VO) que (SV)O ou (S)(V)(O) (Langacker 1995).

22 Une conséquence malheureuse de la représentation adoptée est que les unités mémorisées correspondent à des constituants. Or, ce n'est évidemment pas le cas : *most of* et *most of the*, par ex., peuvent tout aussi bien être considérés comme des unités mémorisées.

La question se pose de savoir si ces étapes correspondent à quelque chose de réel sur le plan cognitif, du moins pour le cas d'une structure non mémorisée et qui doit être construite. Si oui, les étapes représentent la construction de l'énoncé.

La position de Langacker peut paraître acrobatique : sa théorie a des prétentions cognitives, mais on voit mal quelle plausibilité cognitive pourrait avoir son mode d'analyse. Il paraît peu vraisemblable que nous construisions un énoncé (non préconstruit et mémorisé) en partant du constituant dépendant le plus enchâssé et appartenant au constituant dépendant le plus inclusif. Pourtant, explique-t-il dans un article postérieur, la constituance :

is treated here not as a separate dimension of linguistic organization, but merely as reflecting the order in which simpler symbolic structures successively combine to form progressively more complex ones. (1991 [1988c], p. 171)

La plausibilité cognitive d'un tel ordre n'étant pas vraiment discutée, il est difficile de connaître son statut exact.

#### 4.4. *Le statut du verbe*

Dans l'article de 1982, Langacker affirme expressément que le verbe et ses déterminations modo-temporelles et aspectuelles sont le *profile determinant* de la proposition. Le verbe et la proposition relèvent donc de la même catégorie, celle des relations processives (1982, p. 48), ce qui revient à dire que la proposition est endocentrique. Ce choix est d'ailleurs parallèle à celui qu'opère la théorie X' vers cette époque, qui fait de Flexion la tête de la phrase, et marque une rupture avec les théories faisant de la phrase une catégorie exocentrique<sup>23</sup>. Les deux points, c'est-à-dire l'endocentricité de la phrase et le fait de ne plus traiter les déterminations modo-temporelles comme des modificateurs, sont liés : la phrase présente une relation déterminée du point de vue modo-temporel parce que le verbe intègre ces dimensions modo-temporelles.

Poursuivant son analyse des auxiliaires, en particulier de *be*, Langacker reprend la distinction, fraîchement établie, entre le mode de donation processif, qui est propre à tout verbe, et les déterminations modo-temporelles. Il considère que la fonction générale du verbe réside dans son mode de donation d'une situation, en conséquence d'une loi générale selon laquelle « a finite clause must have a positive temporal profile » (Langacker 1982, p. 61 et 67). Les auxiliaires ont ici un rôle privilégié à jouer. Parce que leur contenu se réduit presque à la saisie temporalisée d'une situation, les auxiliaires *be* et *do* permettent de mettre à nu l'apport sémantique très général du verbe en tant que verbe. Au plus haut niveau d'abstraction règne ainsi une certaine indistinction sémantique entre *be* et *do*, qu'attestent par ailleurs les langues uto-aztèques, où tel auxiliaire dans une langue fait office de tel autre dans une autre langue (Langacker 1977, p.39s). L'auxiliarisation va aussi venir conforter la conception empiriste de la grammaire, puisqu'en tant que formes grammaticalisées, les auxiliaires se forment par abstraction à partir de formes sémantiquement plus spécifiques.

Les traits les plus généraux des verbes sont relatifs à la stativité du procès désigné, les verbes se divisant en statifs (*imperfective*) et non statifs (*perfective*) à partir de

---

23 Comme par exemple la théorie, elle aussi fondée sur la dépendance et la constituance, de Nida (1965).

ce noyau abstrait représenté par *be* et *do*<sup>24</sup>. La stativité est nettement distinguée de l'agentivité, qui ne constitue plus une dimension essentielle de catégorisation des verbes (contrairement à ce qui prévalait dans le modèle stratal) et devient un trait propre aux procès avec lesquels l'auxiliaire se compose. On assiste ainsi à une réorganisation des dimensions sémantiques des auxiliaires, et par conséquent des caractéristiques fondamentales des verbes. Par la suite, la question du mode de donation processif et du temps en général sera approfondie dans un sens cognitif, qui fera intervenir une distinction entre temps conçu (*conceived time*) et temps de traitement (*processing time*). Je ne peux ici discuter ce point et je me contenterai de renvoyer le lecteur à Langacker (1991b, p. 167s).

#### 4.5. La règle comme unité et la schématisation

Les réponses apportées par Langacker aux difficultés soulevées par la première *Space Grammar* (celle de 1979) sont en partie le fruit de la réélaboration de ses réflexions sur le passif et les auxiliaires. C'est à cette occasion, en reprenant la question des participes passés anglais, que Langacker va être conduit à donner une représentation des règles de formation sous forme d'unités, accomplissant ainsi son vœu de réduire la grammaire à un inventaire d'unités.

Désignant une relation stative, le participe passé a le même profil qu'un adjectif. Mais il exprime aussi un rapport de cette relation au procès évoqué par le verbe dont il dérive. Par exemple, *swollen* désigne une relation à une entité et spécifie que cette relation est finale dans le procès évoqué par *swell*. Le mode de donation du participe passé exige qu'on le représente comme une relation stative, mais son contenu fait référence à un procès. La représentation éclatée qui s'ensuit prend acte de cette dualité, en séparant le mode de donation statif et le procès évoqué (Langacker 1982, p. 59). Sur la figure qui suit, la ligne ondulée indique un procès perfectif (au sens langackerien). Les lignes de correspondance indiquent que c'est l'état final de ce procès qui est désigné par *swollen*<sup>25</sup>.

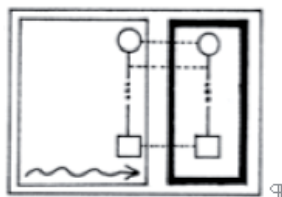


Figure 16 : représentation schématique des participes passés du type *swollen*.

On ne sait pas très bien pourquoi, sur cette représentation, le profil a le statut d'une

24 Les termes *perfective* et *imperfective* sont ici employés dans un sens inhabituel (cette terminologie est mise en place dans l'article de 1978 sur les auxiliaires anglais). Chez Langacker, *stative* renvoie aux relations dont le mode de donation n'est pas processif (les adjectifs) et aussi, dans l'article de 1982, aux CHOSES (mode de donation des noms).

25 Dans cet article, Langacker représente tous les procès comme des relations, même ceux correspondant à des verbes intransitifs (d'où le cercle et le carré, censés représenter *trajectory* et *landmark*).

unité. Peut-être signale-t-il la recatégorisation du verbe en participe passé, dont le profil doit être celui d'un adjectif. En tout cas, la relation de recatégorisation acquiert ici le statut d'une unité, symbolisé par le plus grand cadre. Dans des textes postérieurs (1991b, p. 201s), Langacker modifiera son analyse d'une manière qui se rapproche davantage de la notion classique de règle. Les participes passés du type de *swollen* seront cette fois analysés comme intégrant nécessairement dans leur valeur sémantique le procès évoqué, et comme une extension « lâche » du verbe. Cette fois, la représentation indique bien que la recatégorisation ne fait disparaître à aucun niveau la relation au procès évoqué (figure 17). Incidemment, nous voyons que l'analyse implique une triple distinction entre ce qui est désigné par une unité (le profil), la valeur sémantique d'une unité (la relation entre le profil et sa base ; Langacker 1982, p. 46), et ce que j'ai appelé le mode de donation, qui détermine la catégorie lexicale à laquelle une unité appartient.

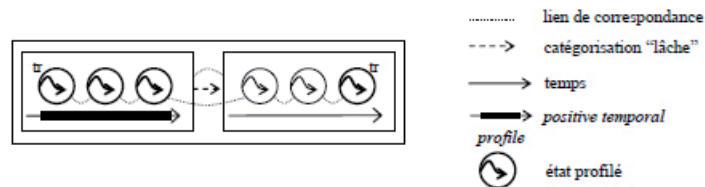


Figure 17 : Participes passés du type *swollen*.

Comme nous venons de le voir, la relation entre le verbe et le participe passé est assimilée à une forme de catégorisation « lâche » d'une cible (*target*) par un étalon (*standard*). La schématisation opère ensuite dans deux directions : les participes du type *swollen* donnent lieu à une schématisation qui en extrait un patron commun, représenté par la figure, et qui est l'équivalent langackerien d'une règle générale de formation ; et les cibles (*target*) de ces constructions, une fois mémorisées et automatisées, peuvent se constituer en unités, c'est-à-dire en structures manipulables sans construction préalable. Au final, l'idée de poser une relation de catégorisation entre le verbe et le participe passé, et de considérer cette relation elle-même comme une unité, aura permis de conférer le statut d'unité aux règles de formation.

Notons que la notion de catégorisation semble englober celle de schématisation et Langacker parle de schématisation « lâche » ou « partielle » (*partial schematicity*) à propos de formes ou structures abstraites qui subsument des représentations (phonologiques, sémantiques ou les deux) en partie hétérogènes. La notion de schématisation partielle est en particulier appliquée à des faits diachroniques, y compris d'ordre phonologique, comme souvent lorsque Langacker discute du processus d'abstraction (1982, p. 115-6 ; cf. 1991a [1988a], p. 275). Par la suite, les faits phonologiques, généralement peu traités en GC, vont servir à tirer toutes les conséquences de la notion de schématicité, et en particulier à envisager la possibilité de constructions dont les éléments sont à différents niveaux d'abstraction (Langacker 1991a [1988a], p. 275). Ce concept de construction infléchit la position précédente (celle de 1979) qui opposait un *plan du contenu* (*content plane*) à un plan *schématique* et se réduisait bien davantage à une alternative entre général

et particulier. La position finale adoptée par Langacker affirme l'existence de multiples niveaux de schématicité et de structures composées d'éléments à différents niveaux de schématicité. Elle envisage l'abstraction comme un processus incoercible, qui construit des formes dont la stabilité croît avec la fréquence de leur instanciation et dont le degré d'abstraction s'élève à mesure que la variabilité des instances augmente<sup>26</sup>. Cette conception de la généralité, dite fondée sur l'usage (*usage-based*; Langacker 1988), et son application immédiate à la diachronie (Langacker 1981) permettront d'établir un pont entre la linguistique cognitive et la linguistique diachronique, pour autant que le changement linguistique soit envisagé dans son rapport à la variabilité et à la fréquence (Bybee 2000).

Enfin, il convient de noter que le concept de construction élaboré par Langacker sera promis à un grand avenir, du fait d'une certaine convergence avec des idées fondamentales de Fillmore (Fillmore *et al.* 1988) et de son élève Goldberg (1995)<sup>27</sup>.

#### 4.6 Les représentations iconiques

Je voudrais pour finir faire quelques commentaires sur le statut des représentations iconiques et de l'image visuelle dans la Grammaire Cognitive. Ce statut est assez difficile à éclaircir, dans la mesure où Langacker attribue clairement à l'image un rôle cognitif privilégié, mais traite souvent ses représentations iconiques comme une simple notation diagrammatique.

Ces représentations sont d'abord un mode de représentation non propositionnel du monde de l'expérience. En ce premier sens, elle peuvent se prévaloir de la plausibilité de l'existence de représentations imagées (Fortis 1994). Par exemple, la représentation simplifiée de *cut* peut être prise comme tenant lieu d'une image mentale de l'action de couper (image elle-même plus complexe, puisqu'elle a une composante kinesthésique par exemple). De façon plus spéculative, on peut aussi défendre l'idée que d'autres représentations que donne Langacker, bien que sans rapport à l'image visuelle, sont isomorphes aux images mentales qu'elles cherchent à figurer. Tel pourrait être le cas de la représentation d'un réseau de parenté, par exemple. De même, la projection de la représentation sémantique de *fast* sur une échelle spatiale n'est peut-être pas une pure chimère. Ces points sont bien sûr sujets à caution, et ne peuvent être, en l'état actuel de nos connaissances sur les représentations mentales, ni infirmés ni confirmés. Le rôle des représentations spatiales, ou des images sensorimotrices dans l'appréhension de domaines abstraits est un problème classique (Cassirer 1972 par exemple), souvent reposé et reformulé (Lakoff & Johnson 1999) et impossible à traiter ici. Quelques expériences ont bien été menées sur le rôle de l'espace dans la structuration d'autres domaines (comme le temps; Boroditsky 2001), mais ce champ d'investigation est encore largement à explorer. Sur ces sujets, la musique de la Grammaire Cognitive va plus vite que la

---

26 C'est, à ma connaissance, en psychologie cognitive qu'on trouvera un concept d'abstraction très similaire à celui que défend Langacker. Voir l'influente étude de Posner et Keele (1968), qui elle-même s'inscrit dans une filiation dont Rosch est héritière. La notion d'abstraction remonte à l'*aphairesis* aristotélicienne (par ex. *De Anima*, III 7). En tant que processus producteur de généralité croissante par exposition récurrente à des particuliers, elle me semble être d'origine empiriste (Locke 1975, III.3, §6-7).

27 Pour une présentation des grammaires de construction, voir Legallois et François (2006).

partition des sciences cognitives.

L'image est ensuite un mode de représentation destiné à représenter la composition linguistique de façon interne aux unités linguistiques, comme une série d'emboîtements. Elle n'est cette fois qu'un mode de description parmi d'autres, et sa plausibilité psychologique reste à établir. Savoir si la relation de dépendance a besoin d'un niveau de représentations spatialisées est une question bien trop abstraite pour que quiconque y réponde aujourd'hui. Dans cette mesure, l'image spatiale de l'unité linguistique avec son site de spécification interne est une construction ad hoc.

Les représentations iconiques ont plusieurs autres fonctions : la représentation de *swollen* donnée plus haut (figure 17) figure à la fois le type de procès en question (c'est-à-dire un procès où le trajecteur subit un changement interne, schématisé par une flèche à l'intérieur d'un cercle), le mode de donation (relationnel et non temporalisé), le rapport de ce qui est désigné (la relation) à sa base (le procès), et la règle qui fait passer du procès à la relation. Cette représentation condense plusieurs positions théoriques : la relation *swollen* évoque un procès mais ne le désigne pas, il existe une catégorie générale des relations qui a une sémantique abstraite, une règle a le même statut qu'une unité.

La représentation iconique n'est donc pas sans ambiguïté, puisqu'elle prétend tantôt à une certaine isomorphie avec des images mentales, et tantôt note de manière diagrammatique des opérations linguistiques (catégories linguistiques, désignation, prédication). Cette ambivalence va même être aggravée par l'importance que prend la notion d'*imagerie* (Langacker 1986, 1987a), qui à la fois produit des images mentales et a un rôle essentiel dans la grammaire. L'approfondissement de cette notion va conduire Langacker à présenter les éléments d'une théorie de l'appréhension linguistique du monde (*construal*) qui fait resurgir des thèmes philosophiques ancrés dans la tradition empiriste et post-empiriste.

#### 4.7 Le statut de l'imagerie

Le rôle premier de l'imagerie dans la grammaire est d'imposer l'asymétrie entre Figure et Fond, que ce Fond soit une base, un domaine, une prédication. Mais l'imagerie a bien d'autres fonctions, qui relèvent des attributions que la tradition réservait aux facultés d'abstraction, de réflexion et d'attention. Ces fonctions montrent que l'imagerie ne se réduit pas à la vision, et que le terme d'imagerie doit être pris en un sens très large, bien que le terme choisi et la notation iconique employée encouragent constamment cette méprise.

Impliquée dans le processus de schématisation, l'imagerie remplit les fonctions traditionnellement dévolues à la capacité d'*abstraction* (Langacker 1986). Ce tour empiriste est renforcé par la primauté accordée au sensible et à des thèmes empiristes traditionnels. On rapprochera ainsi la représentation prototypique de la causalité sous les espèces de la boule poussant une autre boule (Langacker 1991b, p. 13-4), et destinée à rendre compte du rôle prototypique de patient, de l'exemple similaire qui venait illustrer chez Hume la relation de causalité.

Toujours sur son versant cognitif, et dans un mode très kantien, l'imagerie effectue une synthèse aperceptive : elle unifie dans l'aperception des représentations successives. Cette synthèse aperceptive, liée aux sens, peut elle-même être prise pour objet par l'esprit. L'imagerie inclut ainsi une capacité de *réflexion* sur les



opérations de la synthèse aperceptive. Par exemple, lorsque Langacker analyse le procès dénoté par *rises* dans la phrase *The hill gently rises from the bank of the river*, il distingue deux grands niveaux de traitement : au premier, les positions successives des points de l'entité (la colline) sont repérées dans une inspection récapitulative (stade de la synthèse aperceptive). Ces comparaisons, embrassées ensemble, forment une image complexe, une vision globale de la configuration. Cette configuration déployée dans le temps est à son tour l'objet d'une inspection séquentielle de l'esprit, qui temporalise la configuration obtenue par la synthèse aperceptive. C'est cette temporalisation réflexive de l'image d'une configuration ascendante qui suscite l'emploi du verbe *rise*. Ainsi l'emploi de *rise* résulte-t-il d'une projection dans l'objet même des processus cognitifs utilisés pour le construire (1987a, p. 262-7). L'imagerie réflexive reflète ainsi l'intrusion du regard du conceptualisateur dans la représentation linguistique du réel (phénomène dit de *subjectification* ; Langacker 1990).

Enfin, l'imagerie accapare une fonction qui ressortit à la faculté d'attention, et qui concerne en premier lieu la capacité de focaliser, avec une ouverture de l'angle de vision plus ou moins grande, sur un élément du champ. Par exemple, une *crique* (*cove*) renvoie à la même réalité qu'une baie, mais l'ouverture de l'angle (le *scope*) est moindre pour la première que pour la seconde (une crique est plus petite qu'une baie ; Langacker 1986). En outre, la différence entre, par exemple, *pork* et *pig meat* est renvoyée à une différence de relief attentionnel mettant en focus *meat*, à la suite, semble-t-il, de Talmy (1972), qui analysait les composants sémantiques manifestés en surface comme produisant un effet attentionnel de *foregrounding* (Langacker 1986).

L'importance prise par la faculté polymorphe d'imagerie atteste du tournant cognitif pris par Langacker, tournant qui fait s'orienter la réflexion vers une théorie des opérations mentales. Ce faisant, elle change en partie de nature. Elle devient une théorie des fondement cognitifs du langage, récupérant des éléments de la psychologie empiriste et post-empiriste. La théorie de Langacker tend ainsi vers une grammaire philosophique, dont les fondements échappent en partie aux modes de validation qui s'appliquent à une théorie grammaticale.

## 5. CONCLUSION

Nous avons décrit ici une navigation entre les antipodes : le périple qui a mené Langacker de la grammaire transformationnelle à la Grammaire Cognitive a une trajectoire particulièrement complexe, qui passe par la sémantique générative, un modèle stratal issu de cette sémantique générative et une période de rumination qui voit Langacker adopter une théorie grammaticale centrée sur la notion de dépendance. Pour avoir une vue synthétique de cette évolution, il n'est sans doute pas inutile d'en récapituler les étapes.

Le passage par la sémantique générative, que Langacker a en commun avec Lakoff et Talmy, autres promoteurs de la linguistique cognitive, est l'indice qu'à une date précoce il envisageait la tâche du linguiste comme celle de décrire la médiatisation du contenu par les formes. Cette perspective se reflète dans son abandon de marqueurs formels (comme l'élément Q des interrogatives), ou dans son approche « fonctionnelle » des règles de mouvement. L'approfondissement de



la sémantique lexicale, notamment celle des auxiliaires et des verbes exprimant la possession (ce sont souvent les mêmes), s'effectue dans un cadre typique de la sémantique générative, c'est-à-dire selon un patron de décomposition sémantique arborescent assez rigide. Ce patron se transforme ensuite dans un modèle stratal centré sur le contenu propositionnel d'un énoncé. Comme les déterminations des différentes strates concernent essentiellement le verbe, le modèle en vient à faire du verbe le pivot central et s'oriente vers une analyse fondée sur la notion de dépendance. Ce revirement altère profondément la théorie, mettant au premier plan la notion de signe et les modes de composition internes aux unités linguistiques.

En même temps, peut-être sous l'influence de Fillmore, Langacker élabore une sémantique qui fait du signifié la relation d'un designatum à un cadre, une situation, un réseau, une histoire etc. C'est cette relation qu'il appréhende sous les espèces de l'asymétrie figure/fond ou profil/base, cette fois sous l'influence possible de Talmy. Cette asymétrie est ensuite projetée sur un domaine continu qui va du morphème à la proposition, Langacker rendant compte des relations grammaticales de sujet et d'objet en termes initialement localistes et gestaltistes.

A l'exemple de beaucoup d'autres, il adapte à la linguistique la théorie du prototype de Rosch et hérite de sa visée « taxinomique ». La jonction entre la théorie syntaxique, fondée sur la dépendance, et la sémantique s'effectue grâce au concept de schématisation, qui permet d'expliquer la composition entre unités par une relation de catégorisation, celle d'une unité spécifique par le site de spécification de l'unité dépendante. Enfin, la constituance et la notion de tête sont réintégrées dans la théorie, grâce à la notion de *profile determinant* et au retour des arbres syntaxiques. L'importance prise par la schématisation signale l'avènement d'un point de vue « empiriste », c'est-à-dire d'une théorie qui explique la formation de règles ou de structures générales et productives par un processus d'abstraction extrayant des régularités à partir du divers. Ce point de vue empiriste est étayé de plus en plus par une théorie qui ambitionne de dégager les fondements cognitifs du langage. La théorie grammaticale change alors de nature, et devient en partie une grammaire philosophique.

Il eût fallu, pour être complet, traiter des développements ultérieurs de la Grammaire Cognitive. Ce manque n'est pas rédhibitoire, dans la mesure où ces développements n'ont aucunement altéré les orientations générales. La théorie s'est étendue à d'autres phénomènes syntaxiques et on peut affirmer qu'elle est la seule, au sein de la linguistique cognitive, à disputer à la grammaire générative son terrain d'exercice (je pense par exemple à l'analyse des phénomènes de montée, ou *raising* ; Langacker 1991b, 2000). Plus que la sémantique lexicale, ou, comme en d'autres provinces de la linguistique cognitive, la théorie des métaphores, c'est l'analyse des structures syntaxiques, et de ce que peuvent révéler sur la cognition linguistique les moyens mis en œuvre par ces structures, qui demeure son centre de gravité.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Bloomfield, Leonard (1914). *An introduction to the study of language*, New York, Henry Holt.
- Boroditsky, Lera (2001) « Does language shape thought ? Mandarin and English speakers' conceptions of time », *Cognitive Psychology* 43, 1-22.

- Bybee, Joan (2000). « The phonology of the lexicon : Evidence from lexical diffusion », Barlow, Michael & Kemmer, Suzanne (ed.), *Usage-based models of language*, Stanford, CSLI Publications, 65-85.
- Cassirer, Ernst (1972). *La philosophie des formes symboliques*, vol.I-III, Paris, Minuit [tr. fr. par C. Fronty, J. Lacoste & O. Hansen-Love de *Philosophie der symbolischen Formen*, Yale University Press]
- Chafe, Wallace (1970). *Meaning and the Structure of Language*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Chomsky, Noam (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press [tr. fr *Aspects de la théorie syntaxique*, 1971, Paris, Le Seuil].
- Clark Herbert H. & Chase William G. (1972). « On the process of comparing sentences against pictures », *Cognitive Psychology* 3, 472-517.
- Collins, Allan M. & Quillian, Ross (1969). « Retrieval time from semantic memory », *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 8/2, 240-248.
- Elfers, Els, (1999). « Psychological linguistics », P. Schmitter (ed.), *Geschichte der Sprachtheorie 4. Sprachtheorien der Neuzeit*, Tübingen, Narr, 301- 341.
- Fillmore, Charles J. (1968). « The case for case », Bach, Emmon & Harms, Robert Thomas (eds.), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1-88.
- Fillmore, Charles J. (1975). « An alternative to checklist theories of meaning », *Papers from the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*. 123-132.
- Fillmore, Charles, J., (2003 [1969]) . *Types of lexical information*, Fillmore, Charles J., *Form and meaning in language*, vol. 1, Stanford, CSLI Publications, 141-174 [repris de Kiefer, F., (Ed.) : *Studies in Syntax and Semantics*, 1969, Reidel, Dordrecht, 109-137]
- Fillmore, Charles J. (2003 [1977a]). « The case for case reopened », Fillmore, Charles J., *Form and meaning in language*, vol. 1, Stanford, CSLI Publications, 175-200 [repris de *Syntax and Semantics : Grammatical Relations*, 1977, 8/1, 59-81]
- Fillmore, Charles J. (2003 [1977b]). « Topics in lexical semantics », Fillmore, Charles J., *Form and meaning in language*, vol. 1, Stanford, CSLI Publications, 201-260 [repris de Cole, Roger W. (ed.) (1977). *Current issues in linguistic theory*, Indiana University Press, 76-138]
- Fillmore, Charles J. (1982). « Frame semantics », The Linguistic Society of Korea (eds.), *Linguistics in the Morning Calm*, Seoul, Hanshin, 111-37.
- Fillmore, Charles J., Kay, Paul & O'Connor, Mary Catherine (1988). « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions: The Case of *Let Alone* », *Language* 64/3, 501-538.
- Fortis, Jean-Michel (1994). « Image mentale et représentation propositionnelle », *Intellectica* 19, 253-305.
- Fortis, Jean-Michel (2010). « La linguistique cognitive, une trentenaire de vieille souche », In François, Jacques (dir.), *Grandes voies et chemins de traverse de la sémantique cognitive*, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 18, 11-51.
- Geeraerts, Dirk & Cuyckens, Hubert (ed.) (2007). *The Oxford handbook of cognitive linguistics*, Oxford, Oxford University Press.
- Goldberg, Adele E. (1995). *Constructions : A construction grammar approach to argument structure*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Goodenough, Ward H. (1965). « Yankee kinship terminology: a problem in componential analysis », Hammel, Eugene A, *Formal semantic analysis*, 259-87 (Special publication of *American Anthropologist*, 67(5), part 2).
- Harris, Randy Allen, (1993). *The Linguistic Wars*, Oxford, Oxford University Press.
- Holt, Robert R. (1964). « Imagery: The return of the ostracised », *American Psychologist* (19), 254-266.
- Hudson, Richard A. (1984). *Word Grammar*, Oxford: Blackwell.
- Hudson, Richard (2007). *Word grammar*, Geeraerts, Dirk & Cuyckens, Hubert, *The Oxford handbook of cognitive linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 509-539.
- Johnson-Laird, P.N. (1983). *Mental models*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Kant, Emmanuel (1944). *Critique de la raison pure*, Paris, Presses Universitaires de France [tr. fr. par J. Tremesaygues et B. Pacaud de *Kritik der reinen Vernunft* (1781-1787)].
- Katz, Jerrold J. & Postal, Paul M. (1964). *An integrated theory of linguistic descriptions*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Kelly, Louis G. (1977). « La *Physique* d'Aristote et la phrase simple dans les ouvrages de grammaire spéculative », Joly, André et Stéfanini, Jean (dir.), *La Grammaire Générale, des Modistes aux Idéologues*, Villeneuve d'Ascq, Publications de l'Université de Lille III, 107-124.
- Klima, E. (1964). « Negation in English ». Fodor Jerry A. and Katz, Jerrold J. (eds.), *The Structure of Language*. Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall, 246–323.
- Kosslyn, Stephen M. (1975). « Information representation in visual images », *Cognitive Psychology* 7, 341-370.
- Kosslyn, Stephen M. (1976). « Can imagery be distinguished from other forms of internal representations? Evidence from studies of information retrieval times », *Memory and Cognition* 4, 291-7.
- Kosslyn, Stephen M. (1980). *Image and mind*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Lakoff, George & Johnson, Mark, 1999, *Philosophy in the flesh: The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books.
- Lakoff, Robin Tolmach (1968). *Abstract Syntax and Latin Complementation*, Cambridge, Massachusetts, London, England, MIT Press.
- Langacker, Ronald W. (1965). « French interrogatives: A transformational description », *Language* 41, 587-600.
- Langacker, Ronald W. (1966a). *A transformational syntax of French*, Urbana, University of Illinois, doctoral dissertation.
- Langacker, Ronald W. (1966b). Les Verbes *Faire, Laisser, Voir*, etc. *Langages* 3, 72-89.
- Langacker, Ronald W. (1967) [1973]. *Language and its structure. Some fundamental linguistic concepts*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.
- Langacker, Ronald W. (1968). Observations on French Possessives, *Language* 44(1), 51-75.
- Langacker, Ronald W. (1969a). Mirror Image Rules I: Syntax, *Language* 45(3), 575-598.
- Langacker, Ronald W. (1969b). Mirror Image Rules II: Lexicon and Phonology, *Language* 45(4), 844-862.
- Langacker, Ronald W. (1969c). « On pronominalization and the chain of command », Reibel, David & Schane, Sanford (eds.), *Modern Studies in English*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall, 160–186.
- Langacker, Ronald W. (1972). « Review : Wallace L. Chafe, *Meaning and the Structure of Language* », *Language* 48, 134-161.
- Langacker, Ronald W. (1973a). « Predicate Raising: Some Uto-Aztecan Evidence », Kachru, Braj B. et al. (eds.), *Issues in linguistics: Papers in honor of Henry and Renée Kahane*, Urbana: University of Illinois Press, 468-491.
- Langacker, Ronald W. (1973b). « French interrogatives revisited », Casagrande, Jean & Saciuk, Bohdan (eds.), *Generative Studies in Romance Languages*, Rowley (Mass.), Newbury House. 36-69.
- Langacker, Ronald W. (1974a). « The Question of Q », *Foundations of Language* 11, 1-37.
- Langacker, Ronald W. (1974b). « Movement rules in functional perspective », *Language* 50, 630-64.
- Langacker, Ronald W. (1975). « Functional stratigraphy », *Papers from the parasession on functionalism*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 351-397.
- Langacker, Ronald W. (1976). « Semantic representations and the linguistic relativity hypothesis », *Foundations of Language* 14, 307-357.
- Langacker, Ronald W. (1977). *Studies in Uto-Aztecan grammar*, vol. 1, *an overview of Uto-Aztecan grammar*, Dallas : Summer Institute of Linguistics and University of Texas at Arlington, Publications in Linguistics and Related Fields 56.

- Langacker, Ronald W. (1978). « The form and meaning of the English auxiliary », *Language* 54, 853-882.
- Langacker, Ronald W. (1979). « Grammar as image », *Linguistic Notes from La Jolla* 6, La Jolla (Cal.), 87-126.
- Langacker, Ronald W. (1981). « The integration of grammar and grammatical change », *Indian Linguistics* 42, 82-135.
- Langacker, Ronald W. (1982). « Space Grammar, analysability, and the English passive », *Language* 58(1), 22-80.
- Langacker, Ronald W. (1991a) [1984]. « Active Zones », *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* 10, 172-188 [repris dans R.W. Langacker (1991a), 189-202].
- Langacker, Ronald W. (1986). « An introduction to cognitive grammar », *Cognitive Science* 10, 1-40 [repris dans R.W. Langacker (1991a), 1-32].
- Langacker Ronald W. (1987a). *Foundations of Cognitive Grammar, vol.1 : Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.
- Langacker Ronald W. (1987b). « Nouns and verbs », *Language* 63, 53-94. [repris dans R.W. Langacker (1991a), 59-100 et dans *Communications*, 53 (1991), 103-53, tr. fr.]
- Langacker Ronald W. (1988). « A usage-based model », Rudzka-Ostyn, Brygida (ed.), *Topics in cognitive Linguistics*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins. [repris dans R.W. Langacker (1991a), 261-288].
- Langacker Ronald W. (1990). « Subjectification », *Cognitive Linguistics* 1, 5-38 [repris dans R.W. Langacker (1991a), 315-342].
- Langacker, Ronald W. (1991a). *Concept, image and symbol : The cognitive basis of grammar*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter.
- Langacker, Ronald W., (1991b). *Foundations of Cognitive Grammar, vol.2 : Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, Ronald W. (1995). « Structural syntax: The view from cognitive grammar », Madray-Lesigne, Françoise & Richard-Zappella, Jeannine (eds.), *Lucien Tesnière Aujourd'hui*, Paris, Éditions Peeters, 13-39.
- Langacker, Ronald W. (2000). *Grammar and Conceptualization*, Berlin - New York, Mouton de Gruyter.
- Langacker, Ronald W. & Munro, Pamela (1975). « Passives and their meaning », *Language* 51, 789-830.
- Lees, Robert B. (1960). *The grammar of English nominalizations*, Mouton, The Hague.
- Legallois, Dominique & François, Jacques (2006). *Autour des Grammaires de Construction et de Patterns*, Cahier du Crisco 21.
- Locke, John (1975) [1700] (4<sup>ème</sup> éd.). *An Essay concerning Human Understanding*, Oxford, Oxford University Press.
- Lounsbury, Floyd G. (1964). « A formal account of the Crow- and Omaha-type kinship terminologies. Explorations in cultural anthropology », Goodenough, Ward H. (ed.), New York, McGraw-Hill, 351-93.
- MacWhinney, Brian (1977). « Starting points », *Language* 53(1), 152-168.
- McCawley, James (1976) [1968a]. *Grammar and meaning. Papers on syntactic and semantic topics*, New York, Academic Press, 59-98 [repris de McCawley (1968). « The role of semantics in a grammar », Bach, Emmon & Harms, Robert T. (ed.), *Universals in linguistic theory*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 124-169].
- McCawley, James D. (1976) [1968b] *Grammar and meaning. Papers on syntactic and semantic topics*, New York, Academic Press, 155-166 [repris de McCawley (1968). « Lexical insertion in a transformational grammar without deep structure, *Papers from the Fourth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 71-80]
- McCawley, James D. (1976) [1971]. *Grammar and meaning. Papers on syntactic and semantic topics*, New York, Academic Press, 257-272 [repris de McCawley (1971).

- « Tense and time reference in English. », Fillmore, Charles J. & Langendoen D. Terence (ed.), *Studies in Linguistic Semantics*, New York, Holt Rinehart & Winston.
- McCawley, James (1976a). *Grammar and meaning*. Papers on syntactic and semantic topics, New York, Academic Press.
- McCawley, James (1976b). *Notes from the linguistic underground. Syntax and semantics*, vol. 7, New York, Academic Press.
- Miller, George & Johnson-Laird, Philip (1976). *Language and perception*, Cambridge, Harvard University Press.
- Newmeyer, Frederick (2<sup>nd</sup> ed.) (1986). *Linguistic Theory in America*, New York, Academic Press.
- Paivio, Allan (1971). *Imagery and verbal processes*, New York, Rinehart & Winston.
- Percival, W. Keith (1976). « On the historical source of the immediate-constituent analysis », McCawley, James D. (ed.) (1976b), 229-242.
- Posner, Michael I., & Keele, Steven W. (1968). « On the genesis of abstract ideas », *Journal of Experimental Psychology* 77(3), 353-363.
- Pottier, Bernard (1976). « Sur la formulation des modalités en linguistique », *Langages* 10(43), 39-46.
- Pottier, Bernard (1987). *Théorie et Analyse en Linguistique*, Paris, Hachette.
- Quillian, M. Ross (1969). « The teachable language comprehender », *Communications of the Association for Computing Machinery* 12, 459-476.
- Romney, A. Kimball, & D'Andrade, Roy G. (1964). « Cognitive aspects of English kin terms », Romney, A. Kimball, & D'Andrade, Roy G. (ed.), *Transcultural studies in cognition, American Anthropologist*, 66(3), 146-70.
- Rosch, Eleanor (1975). « Cognitive representations of semantic categories », *Journal of Experimental Psychology : General*, 104(3), 192-233.
- Rosch, Eleanor (1977). « Human categorization », Warren, Neil (ed.), *Advances in cross-cultural psychology*, Londres, Academic Press, 1-71.
- Rosch, Eleanor (1978). « Principles of categorization », Rosch, Eleanor & Lloyd, Barbara B. (ed.), *Cognition and categorization*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates, 27-48.
- Ross, John R. (1970). « On declarative sentences », In Jacobs, Roderick A. & Rosenbaum, Peter S. (eds.), *Readings in English transformational grammar*, Washington, Georgetown University Press, 222-272.
- Ruiz de Mendoza Ibáñez, Francisco José, (1997). « An interview with George Lakoff », *Cuadernos de Filología Inglesa* 6/2, 33-52.
- Seuren, Pieter, (1998). *Western linguistics : An historical introduction*, Malden, Blackwell Publishing.
- Shepard, Roger N. & Chipman, Susan (1970). « Second order isomorphism of internal representations : shapes of states », *Cognitive Psychology* 1, 1-17.
- Shepard, Roger N. & Metzler, Jacqueline (1971). « Mental rotation of three-dimensional objects », *Science* 171, 701-703.
- Talmy, Leonard, (1972). *Semantic Structures in English and Atsugewi*, Dissertation, University of California, Berkeley.
- Talmy, Leonard (1975). « Figure and ground in language », Cogan, Cathy et al. (eds.), *Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley, Berkeley Linguistics Society, 419-430.
- Talmy, Leonard (1978). « Figure and Ground in complex sentences », Greenberg, Joseph H. (ed.), *Universals of human language, vol. 4 : syntax*, Stanford, Stanford University Press. [repris dans Talmy (2000). « Figure and ground in language », vol. 1 : 311-344].
- Talmy, Leonard, (2000). *Toward a Cognitive Semantics*, 2 vol. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Tesnière, Lucien (1966). *Eléments de syntaxe structurale*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris, Klincksieck.